

Les Langues Néo-Latines



Curiosités linguistiques

Claude Le Bigot (coord.)

Complément au n° 408 de la revue
Les Langues Néo-Latines (mars 2024)

Société des Langues Néo-Latines
Centre Culturel Espagnol de Rennes
ISSN 2677-2930

POUR CITER CE DOCUMENT :

Claude Le Bigot (coord.), *Curiosités linguistiques*, C. Marion-Andrès (éd.), mars 2024, ISSN 2677-2930. ©Publications numériques de la Société des Langues Néo-Latines, Complément au n° 408.
URL : https://neolatines.com/slnl/wp-content/uploads/complement_408_SLNL.pdf

TABLE DES MATIÈRES

Complément n° 408 (numérique)

CLAUDE LE BIGOT Présentation	5
PATRICK SAUZET Une originalité lexicale et syntaxique de l'occitan : à propos de <i>semblar</i>	9
CÉSAR RUIZ PISANO L'espagnol du XIX^e siècle 'vu' à la télévision : étude phraséologique de la série <i>Acacias 38</i>	35

Ce volume complète le numéro 408 de la revue de la SLNL dont vous pouvez faire l'acquisition sous deux formats : format numérique ou format papier. Pour ce faire, rendez-vous sur le site de la S.L.N.L [<https://neolatines.com/slnl/>], cliquez sur « Vous abonner / commander un numéro » et faites votre choix.

N° 408 (imprimé)

CATHERINE HEYMANN
Éditorial

Claude LE BIGOT, Introduction à quelques curiosités linguistiques

Chrystelle FORTINEAU-BRÉMOND, « Les géronatifs analogiques de l'espagnol médiéval : retour sur une curiosité morphologique »

Immaculada FÀBREGAS ALEGRET, « Le prétérit < ANAR+Infinitif > : une spécificité du catalan »

Ana Cristina PEREIRA BRAZ et Andreea TELETIN, « L'infinitif personnel en portugais »

Claude LE BIGOT et Alexandru MARDALE, « Morphologie et sémantisme du futur : étude comparative de l'espagnol et du roumain »

César RUIZ PISANO, « L'espagnol du XIX^e siècle 'vu' à la télévision : étude phraséologique de la série *Acacias 38* »

Chronique pédagogique

César RUIZ PISANO, *Cuadernos literarios* : cinq ans de littérature au concours des Écoles Normales Supérieures

Chronique linguistique

Lauro CAPDEVILA, *Algunas bestias* (VI)

Comptes rendus

Éric Courthès, *Moi, Guido Boggiani, le blanc indien. Traduction des journaux de voyage de Guido Boggiani et fictions d'Eric Courthès* (B. Darbord)

Colette et Jean-Claude Rabaté, *Unamuno contra Miguel Primo de Rivera. Un incesante desafío a la tiranía* (P. Hernández)

Miguel Ángel Cuevas, *Triptyque*, trad. par M. Gendreau-Massaloux et M. Cheymol (Cl. Le Bigot)

Thomas Posado, *Venezuela : de la révolution à l'effondrement, le syndicalisme comme prisme de la crise politique (1999-2021)* (A. Wolf-Fargues)

In memoriam

André Gallego (1931-2023) par Michel Moner

INTRODUCTION À QUELQUES CURIOSITÉS LINGUISTIQUES

Le supplément numérique aux « curiosités linguistiques » (n° 408) comporte un article de Patrick Sauzet sur la construction du verbe *semblar* en occitan. La première partie de la contribution attire l'attention sur le caractère transitif du verbe *semblar*, alors que dans le reste de la Romania, son emploi est intransitif comme en français dans le sens de « ressembler à ». Un travail détaillé offre un tableau des variations possibles sur l'ensemble de l'aire occitane de l'usage de *semblar* et *ressemblar* avec ou sans la préposition *À*. L'auteur n'écarte pas qu'à l'origine de cette construction, on puisse imaginer un datif sans préposition, ce qui est le cas avec les noms de personne : « *Sembla su paire, sembla su maire* (Il ressemble à son père, il ressemble à sa mère) ». Dans la seconde partie de l'article, P. Sauzet s'intéresse à la syntaxe de *semblar* avec sujet explicite et introducteur d'une complétive ou encore sous la forme impersonnelle + complétive. L'occitan admet qu'un sujet personnel explicite puisse précéder la tournure impersonnelle sur la base d'une prolepse. Sans qu'il y ait d'anomalie syntaxique, l'occitan a le choix pour dire : « il semblait que si les parents m'avaient donné leur fille » entre : « *Semblava, los parents, que m'aurián donada lor filha...* ou bien *Los parents semblavan que m'aurián donada lor filha...* ».

César Ruiz Pisano offre, dans la version numérique, une extension de son article publié dans la revue, auquel nous renvoyons bien évidemment les lecteurs. Il y présente une étude approfondie des relations de correspondance entre la phraséologie d'époque attestée dans les différents dictionnaires et la phraséologie du texte fictionnel. Ces curiosités langagières représentées dans les dialogues de la série montrent comment les scénaristes ont essayé de faire croire au téléspectateur contemporain que l'espagnol qu'il entend est celui de l'époque donnée à voir. La réflexion se tourne aussi vers les niveaux de langue et aborde la question de l'oralité d'une langue marquée par ses origines littéraires, puisque le feuilleton télévisé s'inspire des romans de Galdós.

La revue papier réunit sous le titre de « Curiosités linguistiques », cinq contributions qui pointent des usages originaux de structures qui peuvent surprendre dans le système général des langues issues de la romanité. Chaque langue établit son propre code en admettant bien souvent des souplesses d'emploi, qui mettent à mal tous les efforts de normativisation imposée par les autorités. Dans la longue durée, certains emplois ont totalement disparu, comme c'est le cas avec le gérondif castillan formé à partir du prétérit. Mais d'autres usages perdurent, qui pourraient passer pour des archaïsmes, comme c'est le cas du prétérit périphrastique en catalan, alors que la forme synthétique s'est imposée partout ailleurs. Encore faut-il distinguer les hésitations du système linguistique face à des énoncés qui portent sur des faits en devenir. Les exemples de la morphologie du futur de l'indicatif en castillan et en roumain prouvent l'existence de systèmes ouverts,

recouvrant des variations sémantiques qu'on ne saurait ignorer, à côté des simples niveaux de langue (familier VS littéraire).

Au titre des curiosités linguistiques, on peut inscrire une forme du gérondif de l'espagnol médiéval, qui avait la particularité d'être formé à partir du radical du prétérit. Ainsi des formes en *quiesiendo* (*querer* : vouloir) ou *toviendo* (*tener* : avoir) ont perduré jusqu'à la fin du XV^e siècle, en particulier en Aragon. C'est une vingtaine de verbes, parmi les plus irréguliers du castillan actuel, qui ont connu un double paradigme au gérondif : une forme étymologique et une forme dite analogique. Ce phénomène n'est pas imputable à un quelconque accident phonologique, mais pourrait s'expliquer à partir de la théorie de la submorphémie. En clair, Chrystelle Fortineau émet l'hypothèse d'une logique du signifiant, qui voudrait que le radical dérivé du prétérit, indique une prise de position du locuteur par rapport à l'axe temporel de son énoncé : « le gérondif analogique a donc pour signifié la représentation d'un événement appréhendé *en cours d'accomplissement* (-ndo), *antérieur* à l'évènement principal (radical de prétérit) ». En s'appuyant sur quelques exemples empruntés à la langue médiévale, l'auteure montre assez clairement que l'emploi d'un gérondif analogique signifie une antériorité par rapport à la prédication principale, qui constitue le pivot de l'énoncé. Dans la langue actuelle, le recours à la forme composée *habiendo* + participe passé a sans doute contribué à la disparition de ce gérondif irrégulier.

L'exemple du catalan nous offre une autre curiosité linguistique avec une construction futurisante pour exprimer un passé *vaig cantar* (j'ai chanté), la périphrase ANAR + Infinitif ou encore avec HAVER comme en castillan. Il convient de ne pas confondre cet emploi avec les formes *vaig a cantar* / *je vais chanter* (futur immédiat) et forme progressive (*vaig cantant* : je chante fréquemment). C'est sur l'expression du passé qu'Immaculada Fabregas s'explique en détaillant les différents paradigmes (une forme synthétique et deux formes périphrastiques, soit avec l'auxiliaire ANAR, soit avec HAVER comme en castillan). En fait, il existe en catalan sept cas de figures dont deux paires d'équivalence sémantiques, sans tenir compte des formes composées du passé antérieur. Sur l'origine de la structure périphrastique de l'expression du perfectif, les diverses interprétations n'apportent pas de « réponse satisfaisante à ce phénomène qu'on peut considérer 'énigmatique', d'autant plus qu'il ne s'est développé qu'en catalan ». La normativisation de la langue par rapport à son usage littéraire aurait fini par marginaliser une tournure périphrastique déroutante et considérée com « *un màl modo de parlar* ». Des raisons socio-historiques ont prévalu dans certaines aires culturelles, mais n'auraient pas eu d'échos ailleurs, faute de couvrir des différences sémantiques significatives. L'auteure de la contribution se livre aussi à des considérations sociologiques sur l'emploi de la périphrase au détriment de la forme simple, encouragée par la pression des autorités politiques qui y voient un particularisme différentiel. Les variations dialectales dans l'aire catalanophone n'affecte pas *in fine* un usage qui tend malgré tout à se consolider.

L'existence d'un infinitif conjugué (ou infinitif personnel dans la terminologie portugaise) demeure une énigme. C'est un cas unique dans les langues romanes, en dehors du galicien, tel qu'on le parle encore aujourd'hui, mais qui formait un bloc unique au Moyen Âge. Trois hypothèses demeurent, mais divergent quant à l'origine de cet infinitif à flexion : un dérivé du subjonctif futur par analogie, des affixes de personne accrochés à l'infinitif non personnel, un dérivé du subjonctif imparfait latin. Il est vrai que cette dernière hypothèse bénéficie de la proximité analogique avec le subjonctif imparfait latin,

mais le sémantisme d'un imperfectif s'accorde mal avec la visée prospective et non entamée du mode nominal. A-t-on tiré toutes les conséquences du mécanisme de la proposition infinitive du latin sur le modèle : *Gaudeo te valere* (Je me réjouis que tu te portes bien) ? Quoi qu'il en soit le mystère demeure. Les auteures de cette contribution, Ana Maria Braz et Andreea Teletin, ont préféré s'attarder sur les contextes d'emploi de l'infinitif conjugué, exceptionnellement obligatoire, avec vingt-sept exemples où le recours à la forme flexionnée est préférable. Les auteures laissent entendre que le choix de l'infinitif conjugué répond à une volonté de style (eurythmie, emphase, etc.). La nomenclature des verbes qui entraînent l'emploi de l'infinitif personnel obéit le plus souvent à des verbes de volonté, d'obligation, d'opinion. Mais, à l'inverse, la langue familière n'hésite pas à l'employer, presque par commodité, pour éviter le recours à une conjugaison plus complexe et mal maîtrisée.

La question du futur comme temps de la conjugaison méritait un travail approfondi surtout dans le cas de l'espagnol et du roumain. Si les deux langues se sont éloignées du paradigme latin pour adopter des formes périphrastiques, la situation géographique et les langues adjacentes de la Romania ont évolué différemment. Certes l'espagnol s'est simplifié en créant une forme synthétique, mais à l'Est de l'ancien empire romain, l'évolution a été différente et laisse encore au locuteur d'aujourd'hui le choix entre au moins quatre paradigmes, ayant recours à des formes auxiliées et périphrastiques. De fait, dans les deux langues, avec des moyens différents, la production d'un énoncé portant sur des faits en devenir recouvre des nuances de sens allant de la probabilité faible ou de l'imminence, à l'injonction catégorique. Les auteurs, Claude Le Bigot et Alexandru Mardale, ont tenté de cerner et d'expliquer l'originalité des deux systèmes ouverts qui montrent comment la langue entend rendre compte de l'inactuel.

Le numéro papier (408) se termine sur un travail de lexicographie qui s'intéresse à la phraséologie mise en œuvre dans les séries télévisées espagnoles *Acacias* 38. Partant du principe que l'usage de la langue est révélatrice de la classe sociale des énonciateurs, César Ruiz Pisano pointe l'écart qui se manifeste entre le locuteur d'aujourd'hui et les idiolectes de personnages, inspirés le plus souvent des romans sociaux de Pérez Galdós, cité en exergue. Les auteurs des dialogues finissent par brouiller la différence entre diachronie et synchronie, en provoquant des anachronismes. Les tournures familières, le lexique argotique et familier, une phraséologie volontiers hilarante, cèdent à une couleur locale qui n'est pas forcément en accord avec la langue actuelle, telle qu'on la parle dans les milieux dit populaires. S'il ne s'agit pas du charme discret de la bourgeoisie, le lecteur lettré reconnaîtra une certaine gouaille qui caractérisait les dialogues galdosiens. Derrière la statistique lexicale, qui peut laisser dubitatif le didacticien à propos des fréquences d'emploi des locutions figées, les dialogues participent, qu'on le veuille ou non, à la créativité lexicale, au bouillonnement de la langue parlée, qui pour un locuteur étranger peut être un obstacle de compréhension. C'est pour cette raison qu'on sera gré à l'auteur de l'article d'avoir traduit en notes un grand nombre d'expressions qui pour être populaires, n'en sont pas pour autant très fréquentes.

Cet ensemble qui veut être généraliste souhaite rendre accessible une réflexion sur les systèmes linguistiques, au-delà du cercle des spécialistes dont la recherche est centrée sur des questions que le grand public ne se pose pas toujours. C'est pour cette raison que les auteurs qui publient dans des revues consacrées aux études linguistiques font suivre leurs

travaux de bibliographies générales. Ces bibliographies ne renvoient pas à des ouvrages obligatoirement consultés ; il est des références qui sont citées à titre informatif pour quiconque voudrait approfondir certains rapprochements ou encore consulter des sources méconnues, parce qu'il s'agit de références datées, mais incontournables, comme celle du romaniste allemand Meyer-Lübke ou *Les Éléments de linguistique romane* de Édouard Bourciez, ou encore des renvois à des grammaires rédigées dans d'autres langues. Le cas du roumain est exemplaire puisque cette langue suscite aujourd'hui plus de travaux en langue anglaise. Quant aux grammaires en langue roumaine, elles ne sont pas forcément connues des hispanistes plus familiers des langues de la péninsule ibérique. C'est donc un esprit d'ouverture qui a prévalu ; nécessité oblige.

Claude LE BIGOT

UNE ORIGINALITÉ LEXICALE ET SYNTAXIQUE DE L'OCCITAN : À PROPOS DE *SEMBLAR*

PATRICK SAUZET
Université de Toulouse 2

L'occitan (ou la langue d'oc, ou le provençal « *sensu lato* » des premiers romanistes) est au carrefour des langues romanes, de la *Romania continua* du moins. Son domaine sépare ou unit les domaines français ou d'oïl au nord, francoprovençal au nord-est, gallo-italien à l'est (piémontais et ligure), catalan et aragonais au sud. L'isolat basque est la dernière frontière de l'occitan. Au-delà on trouve le castillan, puis le galaïco-portugais, Cette centralité géographique s'accompagne largement d'une forme de typicité linguistique. Roman central, l'occitan est aussi un roman moyen. L'accessibilité qui en résulte n'est peut-être pas étrangère au succès international de la lyrique occitane médiévale.

Cette centralité et cette transparence ont pu être lues comme manque de spécificité. Avant d'être développée par Charles Downer¹, cette conception a été avancée par Gaston Paris pour qui « l'inconvénient de l'absence d'une syntaxe propre » nuirait au développement d'une prose (en particulier d'une prose « d'idées ») en occitan (Paris 1896). Cela s'inscrit dans un propos global de Gaston Paris qui tout en glorifiant Frédéric Mistral, à juste titre, dénie jusqu'à l'existence d'une langue occitane à partir de la thèse du *continuum* développée dans sa lecture à la réunion des sociétés savantes (Paris 1888). Sa déploration donc a quelque chose des larmes du crocodile ... Quel dommage que cette belle langue embarrassante n'existe pas. Jules Ronjat a consacré sa thèse à contredire son maître Gaston Paris en décrivant la syntaxe occitane pour en relever les spécificités (*cf.*

¹ Charles DOWNER, *Frédéric Mistral, poet and leader in Provence*, New York, The Columbia University Press, 1901, p. 51.

Ronjat²). Son entreprise a été renouvelée par Charles Camproux (1955) puis par Robert Lafont (1967)³.

Laissons de côté le débat existentiel. Même s'il ne se distinguait que par sa phonétique et son lexique, l'occitan en aurait-il moins le droit d'exister ? Mais pour être central et typique, l'occitan ne laisse pas de présenter quelques originalités. Je voudrais m'arrêter ici sur le verbe *semblar* 'sembler'. En tant qu'item lexical, il est d'une grande transparence, mais ce sont ses propriétés syntaxiques qui m'intéresseront. J'envisagerai d'abord les plus locales qui concernent sa structure « argumentale », puis son comportement dans les phrases complexes.

Originalité lexicale *semblar* verbe transitif

L'occitan se distingue du français et des autres langues romanes par l'emploi transitif du verbe *semblar* au sens du français 'ressembler à'. Dans l'enquête conçue par Jules Gilliéron et menée par Edmond Edmont qui a permis la réalisation de l'*Atlas linguistique de la France*⁴, la phrase française suivante a servi à obtenir des traductions du verbe *ressembler* :

Regardez donc comme il ressemble à sa mère⁵.

Cette phrase est unanimement traduite par des constructions indirectes dans les langues romanes, du moins dans leur variété standard :

Guardate come assomiglia a sua madre! (italien)
¡Miren cómo se parece a su madre! (espagnol)
Mireu com s'assembla a la seva mare! (catalan)
Vejam como ele é parecido com a mãe! (portugais continental)
Então olhe como ele se parece com sua mãe! (portugais brésilien)
Uite cum seamănă cu mama lui! (roumain)

² Jules RONJAT, *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, Mâcon, Protat frères, 1913, p. 15-16.

³ Pour une présentation de la morphologie et la syntaxe occitanes, voir aussi Michèle OLIVIÉRI & Patrick SAUZET, « Southern Gallo-romance: Occitan, in Maiden & Ledgeway », in *The Oxford guide to the Romance languages*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2016, p. 319-349.

⁴ Jules GILLIÉRON et Edmond EDMONT, *Atlas linguistique de France* (ALF), Paris, Champion, 1902-1920.

⁵ Voyez p. 14 col. 2 du questionnaire reconstitué de l'ALF consultable sur le site du projet SYMILA, [http://symila.univ-tlse2.fr/alf/questionnaire_alf_reconstitue].

Le régime indirect est introduit par la préposition « à » en français ou son équivalent (<lat. AD), ou par une forme issue de CUM (*com* portugais, *cu* roumain).

Le verbe SIMILARE d'où procèdent le français *sembler* et l'occitan *semblar* n'est pas du latin classique. Celui-ci utilise une construction avec un adjectif attribut suivi du génitif comme le fait ou peut le faire le portugais dans la traduction ci-dessus : Videte dum quantum sit *similis matris suae*.

À son apparition en latin le verbe SIMILARE est construit avec un datif. Le dictionnaire de Félix Gaffiot signale la première attestation dans un *graffito* de Pompéi (Gaffiot s.v.). On en trouve le texte dans le Corpus des inscriptions latines⁶ :

Zetema mulier ferebat filium similem sui: [...] nec meus est nec mi similat.
La femme dite Zetema portait un fils qui lui ressemblait [...] il n'est pas de moi et il ne me ressemble pas. (MI = MIHI)

On remarque la succession de la construction classique (*similis sui*) et de l'innovation (*similat mihi*). Le régime indirect, casuel ou prépositionnel, est donc la règle romane depuis l'origine de la forme.

Parmi les traductions occitanes recueillies dans l'enquête de l'ALF de la phrase française rappelée plus haut, la suivante a été obtenue au point 719 de l'atlas, *Maruèjols*, officiellement « Marvejols », en Lozère :

[agaʃʃat y^m p'au kusi se^mblo·sa m'aire]⁷

La notation API que nous utilisons ici transpose terme à terme la saisie à la volée des réponses des témoins effectuée dans l'alphabet de la *Revue des Patois galloromans* par Edmont⁸. La notation orthographique correspondante est :

⁶ Karl ZANGEMEISTER, *Inscriptiones parietariae Pompeianae, Herculanae, Stabianae*. Berolini, G. Reimerum, (rééd. 1958), XX, 8.

⁷ La phrase est reconstituée à partir des cartes de l'ALF 1140, 310 var 3, 1153 et 842. Pour cette méthode de reconstruction des données voir CHAMPCLAUX et SAUZET 2020 et SAUZET et alii 2015.

⁸ Pour l'explicitation de cette transposition, voir sur le site du projet SYMILA [http://symila.univ-tlse2.fr/alf/notation_phonetique]. La segmentation en mots est celle d'Edmont et Gilliéron.

Agachatz un pauc cossí sembla sa maire !
Lit. Regardez un peu comment il semble sa mère !⁹

Ronjat relève l'emploi transitif en « provençal » de quelques verbes que le français utilise ou construit intransitivement¹⁰. Il cite *intrar* (« *intra* »¹¹), *tornar* (« *tourna* »), *tombat* (« *toumba* »), *revenir* (« *reveni* ») et *semblar* (« *sembla* »). Le cas de *semblar* se distingue toutefois des autres verbes pour lesquels la forme transitive est une forme factitive issue de la forme intransitive. On a ainsi :

*Las bèstias intran a l'estable. Lo pastre intra las bèstias l'estable*¹².
Les bêtes entrent à l'étable. Le berger fait entrer les bêtes dans l'étable.
Lo veire es tombat. Ai tombat lo veire.
Le verre est tombé. J'ai fait tomber le verre.

Ou, pour puiser dans le corpus littéraire :

*Lei mòrts, maugrat lo sorne barri, Son revenguts*¹³: *vaquí Lazari que porrissiá dins lo susari...*¹⁴.

Les morts, malgré la sombre muraille (du tombeau) sont revenus (à la vie): voici Lazare qui pourrissait dans le suaire ...

*E tocava sei ladre', e reveniá sei mòrts !*¹⁵

Et (le Christ) touchait ses lépreux (du peuple juif), et faisait revenir (ressuscitait) ses morts.

⁹ Cette traduction littérale est (ou était) totalement grammaticale pour nombre de locuteurs de français méridional (à adstrat ou substrat occitan), ceux que Vaugelas appelait « Gascons » (J. RONJAT, 1913, *loc. cit.*) à mettre aux normes. Curieusement, je n'ai pas trouvé la dénonciation de ce « vice » dans le dictionnaire de gasconismes de Desgrouais (1801).

¹⁰ J. RONJAT, *op. cit.*, p. 86.

¹¹ Ronjat utilise pour ses exemples (cités ou forgés) la graphie dite mistralienne (Jùli ROUNJAT, *L'ourtoutgràfi prouvençalo : pichot tratat a l'usage di Prouvençau*, Avignon : « Vivo Prouvenço ! », 1908). Le principe d'utiliser en tant que linguiste et en plus des notations phonétiques une orthographe, une graphie d'usage, pour noter des formes ou des exemples est un excellent principe, particulièrement pertinent pour qui s'intéresse à la syntaxe. Nous le suivons, mais nous utilisons la graphie dite classique ou occitane désormais courante.

¹² Ronjat donne l'exemple : *Intra tei bèstias a l'estable !* qu'il note « *Intro ti bèsti à l'estable* » et traduit par « Mets tes bêtes à l'étable ». Les exemples forgés proposés par Ronjat sont formulés en « provençal littéraire », forme élaborée du parler rhodanien qui fonctionne comme langue standard dans le modèle renaissantiste félibréen de son temps. Nous utilisons aux mêmes fins l'occitan central (languedocien) considéré comme la forme non marquée de la langue, son standard naturel (Pierre BEC, *Manuel pratique d'occitan moderne*, Paris, Picard, 1973.)

¹³ C'est du moins la lecture qu'incite à faire la traduction française que Mistral propose de ses vers : « les morts [...] sont revenus ». Lecture possible. Mais on peut aussi comprendre avec le passif du factitif : « les morts sont ressuscités ».

¹⁴ F. MISTRAL, *Mirèio*, 1859, 11, v. 327.

¹⁵ *Ibid.*, 11, v. 28.

Le verbe *semblar* transitif n'est pas le factitif de la forme intransitive. Ronjat illustre cette construction par un exemple tout semblable à celui de l'ALF: « *sèmblo soun paire* : il ressemble à son père ». Curieusement, dans son *Tresor dóu Felibrige*, qui reste le dictionnaire occitan de référence, Mistral caractérise le verbe « *sembla* » (*semblar*) comme « neutre », c'est-à-dire intransitif et cite un proverbe qui illustre la construction indirecte :

Quand l'enfant sembla au paire ...
 Quand l'enfant ressemble au père ...¹⁶

Dans la même entrée, d'autres exemples ou citations illustrent ou semblent illustrer la construction directe. Nous y reviendrons.

Nous avons cité une forme recueillie par Edmont qui présente la construction occitane spécifique : *semblar* + SN. Les réponses occitanes ne sont toutefois pas unanimes et l'ALF montre une situation plus complexe. Le domaine d'oïl présente massivement la forme *ressembler* (ou des variantes purement phonétiques du type *arsembler* ...). Je n'observe l'emploi du simple *sembler* que dans un point vendéen (ALF 448): il « *semble à sa mère* ». La forme *ressembler* est toutefois construite transitivement sur une aire assez large en picard et en wallon : « *comme il ressemble se mère* »¹⁷. On retrouve une construction transitive de *sembler* dans les Vosges (au point 58), dans la Saône-et-Loire (points 6 et 7), dans deux points gallos (451 et 453) et un point des îles normandes (397, Jersey).

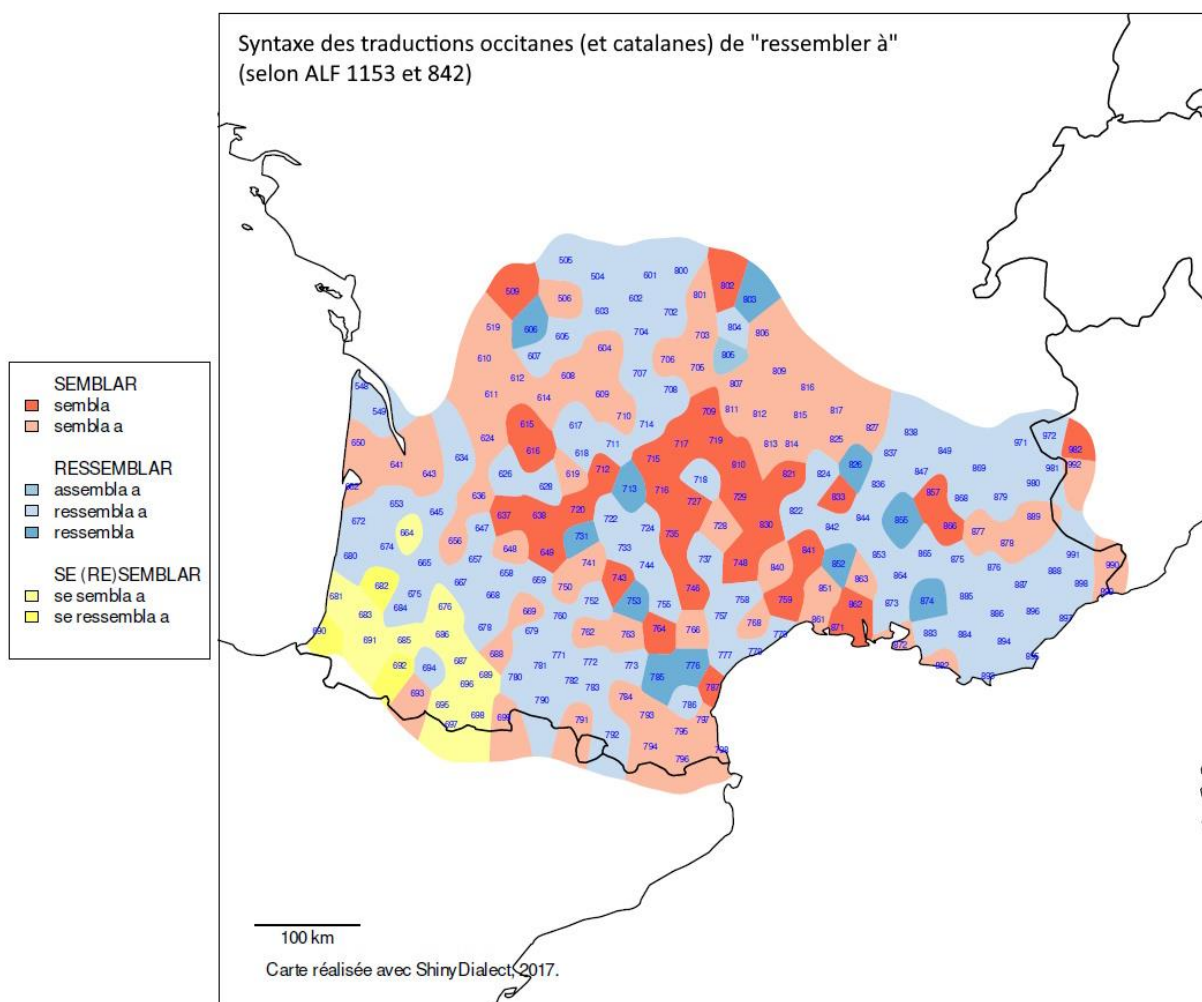
En francoprovençal, *ressembler* construit transitivement est présent dans le Doubs au point 42, dans le Jura au point 74, au Landeron (63, canton de Neuchâtel), à Péry-la-Heutte (71, canton de Berne). Seul Vissoie, point ALF 989 en Valais, présente la forme simple et la construction transitive : « *semble sa mare* ».

La construction transitive « *sembla sa maire* » peut donc être considérée comme typiquement occitane puisqu'elle est à peine attestée hors de ce domaine. Elle n'est toutefois pas la solution unique. Pour le domaine occitan, on trouve aussi dans l'enquête

¹⁶ F. MISTRAL, *Lou tresor dóu Felibrige*, Aix-en-Provence, Remondet-Aubin, 1882-1886, (2 vol.)

¹⁷ La forme *se* prononcée [es] ou [s] devant consonne est le type de celles qu'emploient ces dialectes d'oïl pour le possessif féminin singulier (*sa* en français standard).

de l'ALF, et même majoritairement *semblar* et *ressemblar* construits avec la préposition *a*, ainsi que *ressemblar* transitif (voir carte)¹⁸. La construction transitive forme une aire centrale avec des îlots écartés jusqu'aux confins du domaine. L'ALF ne la relève pas dans la Provence méditerranéenne, ni en Gascogne qui présente souvent une construction pronominale absente dans le reste du domaine : « *se (re)sembla a sa mair* » qui rejoint les constructions ibériques (« *s'assembla a sa mare* » en catalan, « *se parece a su madre* » en espagnol).



¹⁸ Le domaine occitan présente 98 fois la construction « à la française » : « *ressembla a* », une fois « *assembla a* » et 66 fois « *sembla a* » (forme non préfixée suivie de préposition). La construction transitive « *sembla sa maire* » apparaît 33 fois et 11 fois « *ressembla sa maire* ». Par ailleurs 13 points ont la construction pronominale gasconne *se sembla a* et 3 la variante « *se ressembla a* ». L'emploi de *semblar* transitif apparaît comme une originalité occitane concurrencée (en particulier dans une enquête menée par traduction) par le type lexical *ressemblar* et par la construction indirecte *semblar a*.

La carte basée sur les données de l'ALF suggère le mitage diglossique d'une vaste zone centrale du domaine. J'entends par mitage diglossique la substitution dans une partie de l'espace occitan de la construction française indirecte ((re)sembler à) à la construction héréditaire transitive. Ce mitage peut variablement être un fait de langue ou de parole, un calque de traduction induit par l'enquête. Cette interprétation de la carte est cohérente avec l'attestation ancienne de la construction en occitan. Le petit dictionnaire de Emil Levy distingue nettement *semblar* intransitif au sens de 'sembler, paraître' et *semblar* transitif au sens de 'ressembler'¹⁹.

Les exemples ne manquent pas. Je relève cette description évocatrice d'Archambaud, le mari rongé de jalousie dans *Flamenca* :

No·s lavet cap ni·s ras la barba. D'aquela semet una garba De civada quand es mal facha²⁰.

Il ne se lava plus la tête ni se rase la barbe. À cause de cette barbe il ressembla²¹ à une gerbe d'avoine quand elle est mal faite.

Raynouard ouvre l'article *semblar* du dictionnaire roman par cette citation

e pe·l paire semblar si deu mout esforçar
et pour ressembler à son père, il doit faire tout son possible²²

Emil Levy, dans son *Supplement Wörterbuch*, insiste sur la transitivité de *semblar* qui se traduit par l'emploi du cas régime (ou accusatif)²³. L'exemple de Raynouard ne l'établit pas, la forme *paire* pouvant être cas sujet ou cas régime. En revanche, dans

¹⁹ Emil LEVY, *Petit Dictionnaire Provençal-Français*, Heidelberg, Carl Winter, 1909, VIII-388 p., (reéd. 1923, 1973).

²⁰ René LAVAUD et René NELLI, *Les Troubadours. Jaufré, Flamenca, Barlaam et Josaphat*, Bruxelles, Desclée de Brouwer, 1960. Cf. *Flamenca*, v. 1328.

²¹ Le passé simple est peu naturel ici en français contemporain. En occitan, il est toujours possible avec une valeur inchoative ('il se mit à ressembler') ou apocalyptique (marquant la 'révélation' : 'il fut manifeste qu'il ressemblait') (P. SAUZET, *Conjugaison occitane*, Toulouse, I.E.O., 2016, p. 58).

²² Cité par Francesco BRANCIFORTI *Le rime di Bonifacio Calvo*, Catania, Università di Catania, Biblioteca della Facoltà di Lettere e Filosofia, 1955.

²³ E. LEVY, *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch : Berichtigungen und Ergänzungen zu Raynouards, Lexique roman*. Leipzig, Reisland, 1894-1924, 8 vol.

l'exemple apporté par Levy, *la cot* 'la queue, la pierre à aiguiser' est nettement au cas régime (le cas sujet serait *cotz*²⁴) :

Ab so qu'ieu sembli be la cot Que non talh'e fa·l fer talhar. Aquò de qu'ieu non say un mot Cugi ad autruy ensenhar. (Bernart Martí 63,7, v. 47)²⁵

Quoique (en disant cela) je ressemble tout à fait à la pierre à aiguiser qui ne coupe pas mais rend le fer coupant. Ce dont je ne sais pas un traître mot J'ai la prétention de l'enseigner à autrui.

L'exemple suivant est aussi particulièrement clair puisque *semblar* y est précédé d'un infinitif substantivé marqué par *-s* final pour le cas sujet (*parlars*), et suivi d'un autre infinitif substantivé complément direct régime (*lairar* sans *-s*) :

E lor parlars sembla lairar de cas. (Pèire Vidal 14, 12²⁶)

Et leur parler (celui des Allemands) ressemble à l'aboïement des chiens.

La double construction de *semblar* et son emploi transitif au sens de 'ressembler à' sont explicitement discutés dans les *Leys d'Amors*²⁷, traité grammatical occitan compilé à Toulouse à partir de 1323 et promulgué en 1356 pour servir de référence au concours poétique des *Jòcs florals*. Voici ce texte :

Aquest verb sembla se pot prendre en doas manieras, la una per 'apparer', et adonx s'aordena am nominatiu per esta guiza: aquestsembla bos homs, so es, 'appar bos homs', quo si hom dizia en lati: iste videtur bonus homo; l'autra per 'atrayre' o

²⁴ Ainsi dans ce vers de Paulet de Marselha : « *Lo coms d'Anjou es ses merce Als proensals; e-ill clerc son li Cotz e fozil, per que leu cre Dezeretar lo rei que fi Pres e valor fina soste* ». (Le comte d'Anjou est sans merci pour les Provençaux, et les clercs lui servent de pierre et de fusil à aiguiser au moyen desquels il croit pouvoir bientôt déshériter le roi qui soutient la gloire et le courage.) in E. LEVY, « Le troubadour Paulet de Marseille », *Revue des langues romanes* 21, 1882.

²⁵ Fabrizio BEGGIATO, *Il trovatore Bernart Martí, edizione critica*, Modena, Mucchi, 1984.

²⁶ Joseph ANGLADE, *Les poésies de Peire Vidal*, Paris, Champion, 1913, XI.

²⁷ Littéralement « Lois de l'Amour » personnalisé, ou personnalisée, puisque *Amor(s)* est féminin en occitan. Comprenez « lois qui régissent l'écriture de la poésie amoureuse ». Je note en abrégé « *Leis* » avec la graphie moderne du mot.

*'ressemblar', et adonx s'aordena amb acuzatiu per esta maniera: aquest sembla o ressembla son payre, coma de faytz o de fayssos*²⁸. (*Leis*, III p. 13²⁹).

Les *Leis* appellent “accusatif” le cas régime de l’occitan médiéval. Elles appellent “datif” le syntagme formé de la préposition *a* et d’un nom (comme le fera encore par exemple la grammaire de Port Royal). Le cas régime de l’occitan médiéval correspond bien à l’accusatif latin en tant que cas de l’objet direct. C’est aussi le cas d’un nom précédé d’une préposition.

L’occitan médiéval distingue donc nettement deux constructions qui sont moins clairement différentes dans la langue moderne où on dit par exemple sans différence formelle:

Maria sembla una joventa escarrabilhada.
Marie semble (être) une jeune fille pleine d’allant.
Maria sembla una joventa escarrabilhada (que coneisses).
Marie ressemble à une fille pleine d’allant (que tu connais).

La langue médiévale aurait pu distinguer :

Maria sembla tosa avinens.
Marie semble (être) une jolie fille. (cas sujet)
Maria sembla (una) tosa avinen(t) (que ieu conosc).
Marie ressemble à une jolie fille (cas régime) que je connais.

L’attestation ancienne de l’emploi transitif de *semblar* en occitan cadre bien avec la situation du début du XX^e siècle que décrit l’ALF : une large zone de présence au centre du domaine qui assoit la typicité de la construction (qui ne concernait peut-être pas dès l’origine une partie des aires provençales et gasconnes) et la montre concurrencée par des constructions identiques ou semblables à celles du français. En revanche, même s’il est toujours possible de supposer la genèse précoce d’une originalité, l’attestation ancienne

²⁸ Ce verbe *il semble* peut se comprendre de deux manières, l’une au sens d’‘apparaître’ et il se construit alors avec un nominatif comme ceci : « *Aquest sembla bos homs* », c’est à dire, ‘paraît être un homme de bien’, comme si on disait en latin: « *iste videtur bonus homo* »; l’autre au sens de ‘tirer sur’ ou ‘ressembler’, et dans ce cas il se construit avec l’accusatif de la manière suivante: « *Aquest sembla o ressembla son payre* » (« celui-ci semble ou ressemble son père »), par exemple « *de faytz o de fayssos* » (« par ses actes ou ses manières »).

²⁹ J. ANGLADE, *Las leys d’amors : manuscrit de l’Académie des Jeux floraux*, Toulouse, Privat, 1919-1920, VIII-203, 186, 184, 187 p., (4 vol.).

de la construction transitive concorde mal avec le caractère pan-roman et déjà latin tardif de la construction indirecte. On s'attend à voir une distanciation du modèle latin et roman commun n'émerger que tardivement.

Mais on peut voir au contraire dans la construction occitane une innovation issue d'un conservatisme initial. Le cas régime de l'occitan médiéval (comme celui du français de la même époque), malgré l'emploi du terme accusatif par les grammairiens du temps, n'est pas seulement le cas qui marque l'objet direct. Il peut avoir d'autres valeurs, en particulier celle du datif³⁰. Jensen cite l'exemple suivant :

[Maximians] Dèd Constantin sa fill'a par Ab qé'l poggéss mèilz afollar. (*Santa Fe*, 497³¹)

Maximien donna sa fille en mariage à Constantin afin de mieux pouvoir le détruire.

Cette construction se rencontre avec les noms ou les désignations de personnes. Toujours avec des noms de personnes, le cas régime sans préposition peut marquer la possession ou la relation, soit une valeur de type génitif. On a ainsi :

Marcabrus, filhs Marcabruna fo engenratz en tal luna qu'el sap d'amor com degruna. (*Marcabru* 18, 67³²).

Marcabru, le fils de Marcabruna fut engendré en telle lune qu'il sait comme l'amour mène à la ruine.

En fait la construction possessive au cas régime continue, non pas un génitif latin mais une construction possessive au datif attesté en latin tardif³³. Elle se prolonge d'ailleurs, plus en français qu'en occitan, par une construction utilisant la préposition *à*. En occitan on trouve la construction dans *Santa Fe* (v. 5) : « *parlèt del paire al rei Licin* » (« la chanson parla du père du roi Licin », lit. « au roi Licin »)³⁴. En français elle est bien plus courante et encore bien vivante quoique stigmatisée : « la maison à Paul », « la mère à Manu », etc.

³⁰ Frede JENSEN, *The Syntax of Medieval Occitan*, Tübingen, Niemeyer, 1986, VII-431 p.

³¹ Robert LAFONT, *La Chanson de Sainte Foi*, Genève, Droz, 1998.

³² Jean-Marie DEJEANNE, *Poésies complètes du troubadour Marcabru*, Toulouse, Privat, 1909, XII.

³³ Édouard BOURCIEZ & Jean BOURCIEZ, *Éléments de linguistique romane*, Paris, Klincksieck, 1956, XXVII-783 p., § 228, § 311.

³⁴ R. LAFONT, *La Chanson de Sainte Foi*, Genève, Droz, 1998.

On peut donc faire l'hypothèse que la construction transitive de *semblar* en occitan conserve en fait initialement une construction où le datif est rendu par un cas régime sans préposition. Le datif s'est conservé avec les noms de personne et l'expression d'une relation de ressemblance mobilise préférentiellement un terme de comparaison humain : « *sembla son paire, sa maire* »...

Le changement occitan aura été d'interpréter le cas régime à valeur dative comme un cas régime à valeur accusative. Pour les noms, c'est un changement purement abstrait, phonétiquement imperceptible, mais il se marque dans la forme des pronoms de troisième personne. On a dès la langue médiévale « *la/lo sembla* » et non « *li sembla* » :

Tota bèstia ama aquela que la sembla, e hom ama son vizí. (Liber Scintillarum : 23, 16³⁵).

Toute bête aime celle qui lui ressemble (lit. qui la semble), et l'homme aime son prochain.

Ò, Judàs [...] mòstra-nos-lo, que non hy pusquam falhir, car un sieu cozin german lo sembla tròp be. (Evangèli de Gamalièl, p. 176³⁶).

O Judas [...] montre-le-nous, de manière à ce que nous ne puissions pas nous tromper, car un de ses cousins germains (scil. de Jésus) lui ressemble (lit. le semble) énormément.

L'occitan moderne comme l'occitan médiéval marque les cas dans les pronoms clitiques. L'occitan moderne dit toujours :

Tota bèstia aima la / aquela que la sembla. (Toute bête aime celle qui lui ressemble).
Un de sos cosins lo sembla fòrça. (Un de ses cousins lui ressemble beaucoup.)

Évidemment il faut modaliser l'affirmation si l'on prend en compte la variation dialectale qu'explicite la carte ci-dessus. Les parlars qui acceptent : « *Sembla a sa maire* » doivent dire aussi : « *Li sembla (a sa maire)* ».

Il y a toutefois des locuteurs natifs qui, de manière cohérente, emploient *semblar* transitif et n'acceptent pas la construction avec *li*. Ils ne peuvent dire que : « *Sembla sa*

³⁵ Angelika WAHL, *Die altprovenzalische Übersetzung des Liber Scintillarum*. München, Wilhelm Fink, 1980.

³⁶ Cyril HERSHON, Peter, RICKETTS, « La tradition occitane de l'Évangile de Gamaliel », *La France latine*, 2007, n° 144, p. 133-327.

maire » ou encore : « *La sembla (sa maire)* »³⁷. Un auteur comme Robert Lafont selon mes sondages, emploie constamment « *lo / la sembla* ». Chez un autre auteur en revanche, on trouve l'association de la construction transitive directe pour un syntagme nominal et indirecte pour le pronom clitique :

*Un tipe que sembla lo paure Maskenkraut assaja de me vendre de pèças de dètz francs faussas*³⁸.

Un type qui ressemble au défunt Maskenkraut essaie de me vendre des pièces de dix francs fausses.

*Un dissabte pr'auquò pensèras qu'èra ela. Dins una fèsta per l'aniversari d'un companh. [...] Li semblava, mas èra diferenta, los pelses, quicòm dins lo biais, èra pas del tot coma dins ton remembre*³⁹.

Un samedi pourtant tu as pensé que c'était elle. Dans une fête pour l'anniversaire d'un copain. [...] Elle lui ressemblait (lit. elle lui semblait), mas elle était différente, les cheveux, quelque chose dans son style, elle n'était pas du tout comme dans ton souvenir.

Évidemment la non-exclusivité de la construction transitive chez certains occitanophones renvoie à la complexité de la carte ci-dessus tirée de l'ALF. La variation dialectale endogène et la présence de la solution française dans la compétence d'occitanophones de plus en plus nombreux font attendre une forme d'instabilité. Mais on trouve curieusement la même répartition dans l'article « *sêmbla* » de l'excellent dictionnaire manuscrit d'Augustin Bonnet récemment découvert et étudié par Claire Torreilles et François Pugnière⁴⁰. Voici l'article avec les exemples (ici la graphie d'origine est conservée) :

Sêmbla verbe neutre (Haut et Bas Languedoc) Ressembler, avoir du rapport, de la conformité avec quelqu'un, avec quelque chose. *Aquêl êfan sêmbla soun pairê. Ce fils⁴¹ ressemble à son père. Es bèn dins sous affairês, iêou voudrié ben ly sembla. Il est fort bien dans ses affaires, je voudrois lui ressembler. Aquêl pourtét vous semblo pas gairê.*

³⁷ Merci à Sèrgi Carles d'avoir partagé ses intuitions avec moi. Pour sa biographie linguistique. Cf. Sèrgi CARLES, *Istòria d'un sauvatjòt*, Pau, Letras d'òc, 2023.

³⁸ J'ai pu repérer ces exemples grâce à la banque textuelle BATELOC (BRAS, Myriam & VERGEZ-COURET, Marianne, « A text base for the Occitan language », in FERREIRA & BOUDA (eds.), *Language Documentation and Conservation in Europe*, Special Publication N° 9 of the *Journal Language Documentation & Conservation*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2016, p. 133-149).

³⁹ Cf. Base de données BATELOC, pour Florian Vernet.

⁴⁰ Claire TORREILLES, « Augustin Bonet (1717-1772) : l'auteur retrouvé du *Dictionnaire Languedocien* », *Revue des langues romanes*, Montpellier, 2015, 119/2, p. 397-419.

⁴¹ Dans une partie du domaine occitan le terme *enfant* a le sens de 'fils, garçon'.

Sembla signifie aussi paroitre, sembler, *mê sêmblo qu'aco's aital*. Il me semble qu'il en est ainsi. *Aco mê sêmblo dê trabés*. Cela me paroît de travers.

Le qualificatif de « verbe neutre » surprend quand le premier exemple est du type que nous avons qualifié de « transitif ». Il peut renvoyer au fait que *semblar* bien que suivi d'un cas régime ne se construise pas au passif. On ne peut pas dire en occitan (à ma connaissance) :

Joan es semblat per totes sos mainatges.

*Jean est semblé / ressemblé par tous ses enfants.

On ne dit que : « *Totes sos mainatges semblan Joan* » ou « *Joan, totes sos mainatges lo semblan* » avec une thématization⁴² de Joan si le contexte discursif l'exige.

Tout se passe comme si l'objet direct de *semblar* fonctionnait encore comme un oblique, trace de son origine dative. C'est pourquoi, malgré l'absence d'attestation médiévale (à ma connaissance), la coexistence chez certains locuteurs (Augustin Bonnet ou Florian Vernet) de la construction directe pour les syntagmes nominaux et du clitique datif pourrait en être un indice plus clair encore de cette origine. Si l'on peut considérer : « *Maria sembla sa maire* », et « *La sembla* », comme les solutions standard de l'occitan, il serait intéressant de rechercher systématiquement dans des systèmes locaux ou des idiolectes d'auteurs ce qu'il en est de l'emploi avec *semblar* de la préposition *a* devant syntagme nominal et du clitique datif (*li* ou *lor*) pour en observer d'éventuelles discordances.

Originalité syntaxique *semblar* verbe à montée avec une complétive

Outre sa construction transitive ou pseudo transitive, le verbe *semblar* se distingue en occitan par son fonctionnement dans des phrases complexes. On a en fait déjà rencontré ces constructions à travers l'emploi du nominatif après *semblar*. Quand l'auteur anonyme de la *Cançon de la Crosada* fait dire au comte de Foix :

⁴² J'emploie ici thématization au même sens que topicalisation dans mon article de 1989 pour désigner un élément marqué et légitimé en tant que rappel d'information connue, sans fonction grammaticale lexicale assignée.

*Per la fe qu'ieu vos deg, als seus faitz e als ditz Ez a las captenensas, [l'avesques⁴³]
sembla mielhs Antecritz Que messatges de Roma ! (Cançon de la Crosada laisse 145,
v. 78)⁴⁴*

Par la foi que je vous dois, à ses actes et à ses paroles Et à toutes attitudes, [l'évêque]
semble bien plus l'Antéchrist (cas sujet) Que le messager (cas sujet) de Rome !

Le cas sujet de d' « *antecristz* » ou de « *messatges* » se comprend en tant qu'ils sont des indices d'une prédication. En occitan moderne on dirait :

Folquet sembla (èsser) l'Antecrist puslèu que lo messatgièr de Roma.
Folquet semble (être) l'Antéchrist plutôt que le messager de Rome.

Et on pourrait paraphraser par la phrase encore :

Sembla que Folquet es l'Antecrist puslèu que lo messatgièr de Roma.
Il semble que Folquet est l'Antecrist plutôt que le messager de Roma.

Comme le montrent les traductions, l'occitan se comporte ici comme le français et comme toutes les langues romanes et d'autres langues encore pas la double possibilité de construction : emploi impersonnel de *semblar* suivi d'une subordonnée complétive à verbe conjugué d'une part, construction infinitive d'autre part. Cette dernière construction, où le verbe *semblar* est pourvu d'un sujet lexical et/ou de marques flexionnelles de personne, est du type que l'on caractérise comme « à montée ». (« *raising construction* »)⁴⁵.

La désignation devenue consensuelle renvoie à l'analyse générative initiale de ce tour qui posait que le sujet du verbe à l'infinitif « montait », à partir d'une position où il précédait le verbe à l'infinitif, jusqu'à la position de sujet du verbe recteur « sembler ». La formulation de l'analyse peut varier selon le cadre théorique et nous n'aborderons pas ici cette discussion puis qu'il s'agit seulement d'attirer l'attention sur des « curiosités

⁴³ L'ex-troubadour Folquet de Marseille, devenu évêque de Toulouse.

⁴⁴ Cité par Eugène MARTIN-CHABOT, *La chanson de la croisade albigeoise*, Paris, Les Belles Lettres, 1957.

⁴⁵ Cité par Denis CREISSELS, *Syntaxe générale : une introduction typologique 2, la phrase*, Paris, Hermès Science, 2006, p. 265 ssq.

linguistiques » des langues, c'est-à-dire des constructions marquées, plutôt que d'exposer comment elles rentrent dans le rang de normalité linguistique⁴⁶.

Informellement donc une construction « à montée » découle d'une tension entre la sélection sémantique et la légitimation syntaxique. Dans l'exemple suivant :

[Francés] *mays semblava far entre-ls homes vida angelical que humana*⁴⁷.

Francés semblava mai far entre los òmes una vida angelica que non pas umana. (oc. moderne)

Saint François semblait plutôt mener parmi les hommes une vie angélique qu'humaine.

C'est le verbe à l'infinitif qui détermine les contraintes sémantiques que pèsent sur la sélection du syntagme nominal sujet de *semblava*. Les syntagmes qui peuvent occuper ou non, naturellement ou avec une distorsion contextuelle de leur sens, la place de sujet de « *semblava far vida angelica* » sont les mêmes qui peuvent occuper ou non, naturellement ou avec une distorsion de leur sens, la place de sujet du syntagme verbal « *fasiá vida angelica* », soit des noms animés humains. Toute autre sélection implique métaphore, c'est-à-dire transfert sur le nom sélectionné des qualités et aptitudes des êtres humains.

Si le verbe à l'infinitif impose ses contraintes sémantiques sur le choix du sujet, il est en tant qu'infinitif typiquement inapte à recevoir un sujet réalisé. L'infinitif est un mode fondamentalement dépendant ou déficient. Le verbe recteur *semblar*, utilisé comme verbe principal à un temps conjugué pourvoit le syntagme nominal qui devient son sujet d'une légitimation qui accompagne l'accord grammatical : « *Francés sembla menar una vida angelica* ».

Dans la construction impersonnelle : « *Sembla que Sant Francés mena una vida angelica* », le verbe enchâssé légitime le syntagme nominal qu'il sélectionne et le verbe *semblar* s'emploie précisément de manière « impersonnelle », c'est-à-dire sans qu'un

⁴⁶ Cf. P. SAUZET, « Topicalisation et prolepse en occitan », *Revue des Langues Romanes*, 1989, 93.2, p. 235-273, pour une discussion.

⁴⁷ Cette attestation est de la fin du XII^e siècle. La construction de *semblar* avec l'infinitif ne semble pas très fréquente en occitan médiéval, alors que la construction prédicative suivie d'un nominatif est très courante ainsi que par ailleurs la construction impersonnelle avec complétive. Il y aurait aussi matière ici à investigations. Cf. Ingrid ARTHUR, *La Vida del glorios sant Frances*, Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1955, p. 157, l. 7.

syntagme nominal ne soit présent ou que sa flexion soit associée à une valeur pronominale interprétable.

Cette analyse, indépendamment du cadre théorique où on pourra ensuite la formaliser, fait du choix du mode du verbe subordonné et du déplacement (ou du placement) du sujet sémantique de ce même verbe, deux propriétés liées. Le verbe subordonné (*menar* ou *far* dans notre exemple) nécessite sémantiquement un sujet, mais étant à l'infinitif il ne peut syntaxiquement s'associer à lui. Le verbe principal, *semblar*, peut se passer de sujet sémantique et en étant conjugué se trouve disponible pour recevoir un sujet syntaxique, en l'occurrence le sujet sémantique du verbe subordonné.

On s'attend donc à trouver dans toute langue possédant des verbes comme *semblar* ou *sembler* les possibilités et impossibilités suivantes où la montée et la complétive sont en distribution complémentaires :

François semble mener une vie angélique.
 *Il semble François mener une vie angélique.
 Il semble que François mène une vie angélique.
 * François semble qu'il / que mène une vie angélique.

En occitan, comme on l'a vu, on trouve régulièrement l'équivalent des deux constructions grammaticales du français :

*Francés sembla menar una vida angelica*⁴⁸.
Sembla que Francés mene una vida angelica.

En revanche l'agrammaticalité des autres constructions n'est pour le moins pas aussi claire qu'elle l'est en français. Il en est ainsi de la construction où *semblar* est à la fois précédé d'un sujet lexical et d'une complétive avec un verbe conjugué :

Francés sembla que mena una vida angelica.
 François semble mener une vie angélique. Lit. François semble qu'il mène une vie angélique.

⁴⁸ On peut en occitan dire « *far* » ou « *menar bona / marrida / gaujosa / dura ... vida* » (mener une vie bonne / mauvaise / joyeuse / dure ...).

La traduction littérale française n'est pas acceptable. On la rend acceptable en suppléant un pronom sujet et en thématissant le sujet :

François, il semble qu'il mène une vie angélique.

L'occitan étant dans la très grande majorité de ses parlers une langue « à sujet nul », la différence entre un sujet et un élément initial thématissé n'a pas la même évidence à l'écrit qu'elle a en français standard. Entre un sujet et un thème, c'est en occitan la seule intonation qui souvent discrimine le statut. C'est la rupture intonative, la présence d'un schéma intonatif distinct sur le syntagme thématissé, notée à l'écrit par la virgule, qui distingue :

Francés mena una vida angelica.

et

Francés, mena una vida angelica.

Mais si la présence d'une rupture intonative indique nécessairement une thématisation, en occitan toute thématisation ne se distingue pas par son intonation d'une structure qui n'en comporte pas. Ainsi les deux phrases suivantes peuvent être réalisées avec le même profil intonatif :

*Los òmes caliá ramejar*⁴⁹.

Lit. Les hommes il fallait ramasser les feuilles des muriers. (C'est-à-dire : Il fallait que les hommes ramassent les feuilles de murier).

Los òmes devián ramejar.

Les hommes devaient ramasser les feuilles de murier.

Dans la première phrase, il est clair que « *los òmes* » ne peut être qu'un élément thématissé puisque *caler* 'falloir' est un verbe impersonnel, alors que dans la seconde ce syntagme est sujet de *devián*. On pourrait donc penser qu'une phrase comme « *Francés*

⁴⁹ Exemple pris dans un enregistrement de Sant Roman de Codières (officiellement Saint-Roman-de-Codières, Gard).

semblava que menava una vida angelica » n'est en fait qu'une phrase où « *Francés* » est thématiqué sans que ce statut soit marqué par l'intonation.

Charles Camproux qui a le premier relevé ce type de construction les classe parmi ce qu'il appelle des faits d'« anticipation du sujet », de prolepse donc⁵⁰. Il évoque donc dans le même paragraphe les deux phrases suivantes :

*Lo mèstre sabiá lo Joan qu'èra pas estat brave a l'ostal*⁵¹.

Le maître savait que Jean n'avait pas été sage chez lui. Lit. Le maître savait le Jean qu'il n'avait pas été sage chez lui.

Lo paire nos semblava qu'èra pas content.

Il nous semblait que notre père n'était pas content. Lit. Le père nous semblait qu'il n'était pas content.

La première est une prolepse typique qu'on peut analyser comme une thématique interne, c'est-à-dire associée à une proposition complétive et non à la phrase dans sa totalité. Structurellement différente, la phrase à prolepse est équivalente pour le sens à une phrase où l'élément en prolepse est adjoind à la phrase totale :

Lo Joan, lo mèstre sabiá qu'èra pas estat brave a l'ostal.

Jean, le maître savait que 'il n'avait pas été sage chez lui.

On peut sur ce modèle produire en occitan une phrase comme :

*Semblava Francés que menava una vida angelica*⁵².

Camproux relève le parallélisme sur ce point entre la syntaxe occitane et la syntaxe grecque ancienne. Il cite sous l'appellation commune d'« anticipation du sujet » la prolepse et ce que je nomme « montée thématique » (« pseudo montée » dans Sauzet⁵³), soit la montée en position de sujet du verbe principal, non pas du sujet d'une infinitive

⁵⁰ Charles CAMPROUX, *Syntaxe des parles gévaudanais*, Paris, P.U.F., 1955, p. 499.

⁵¹ L'orthographe a été modernisée (et la forme des prénoms standardisée).

⁵² On peut aussi produire « *Semblava Francés menar una vida angelica* » avec un effet de proposition infinitive, point que je ne développe pas ici (Cf. C. CAMPROUX, *Syntaxe des parles gévaudanais*, Paris, PUF, 1955, p. 285, et P. SAUZET, « Topicalisation et prolepse en occitan », *op. cit.*, 1989).

⁵³ P. SAUZET, « Topicalisation et prolepse en occitan », in *Revue des Langues Romanes*, 1989, 93.2, p. 235-273.

qui ne peut être réalisé *in situ*, mais d'un élément thématique adjoint à une subordonnée complétive :

Ἦδει βασιλέα ὅτι μέσον ἔχοι τοῦ στρατεύματος. (Xenophon *Anabase* 1, 8, 21), (prolepse).

Il savait que le roi occupait le centre de l'armée. (Lit. Il savait le roi (acc.) que le milieu il occupait de l'armée).

Δήλη ἡ οἰκοδομία ἔτι καὶ νῦν ἐστὶν ὅτι κατὰ σπουδὴν ἐγένετο. (Thucydide *Guerre du Péloponèse*, 1. 93), (« montée thématique »).

Il est évident encore aujourd'hui que la construction (du mur) s'est faite à la hâte. Lit. La construction est évidente qu'elle s'est faite.

À la différence de l'occitan moderne, le grec ancien présentait un marquage casuel explicite. Le nom en prolepse est à l'accusatif (*βασιλέα*), et l'emploi du nominatif, *οἰκοδομία*, montre clairement que ce mot occupe la position de sujet du syntagme verbal *δήλη ἐστίν* où l'adjectif est en retour accordé au nominatif singulier (et au féminin), alors que l'expression impersonnelle serait au neutre : *δῆλόν ἐστὶν ὅτι ...* « il est clair que ... ».

En occitan le seul accord que l'on puisse observer pour distinguer morphologiquement un détachement et un sujet est celui du verbe. Dans un grand nombre de cas (la troisième personne du singulier) l'existence d'un accord est indécidable, ainsi dans les quelques exemples suivants :

*Soven-vos de l'autre an, quand lo bruch de la guèrro Semblava que faguès tramblar tota la tèrra ?*⁵⁴

Vous souvient-il de l'année dernière quand il semblait que le bruit de la guerre faisait trembler toute la terre ? Lit. ... quand le bruit de la guerre semblait qu'il fit trembler ... =

*La filha me voluntava pro pataudament, e lo paure òme semblava que me l'auriá donada volontièrs se m'aviá pas cresegut un cocarro*⁵⁵.

La fille manifestait assez maladroitement du penchant pour moi, et il semblait que son pauvre homme de père me l'aurait volontiers accordée s'il ne m'avait pas pris pour un va-nu-pieds. Lit. ... le pauvre homme semblait qu'il me l'aurait donnée ...

*Son còrs li semblava qu'èra leugièr, de pluma*⁵⁶.

Il lui semblait que son corps était léger, de la plume. Lit. Son corps lui semblait qu'il était léger...

⁵⁴ *Plaintes d'un paysan* v. 156, (17^e siècle) cité par Bénédicte LOUVAT, *Le Théâtre de Béziers. Pièces historiées représentées au jour de l'Ascension* (1628-1657), Paris, Garnier, 2019.

⁵⁵ *Histoira de Jean l'An* pres p. 30, (18^e siècle) cité par Philippe GARDY, et alii, *Histoira de Jean l'an prés*, Montpellier, CRDP, 1988.

⁵⁶ Cité par Max ROQUETA, *Verd paradis 2*, Toulouse, IEO, 1975.

On trouve toutefois des exemples où le nom précédant le verbe *semblar* est au pluriel et déclenche l'accord sur le verbe :

*El e Visalha lo talhur, **semblavan** qu'èron en tiralhurs*⁵⁷.

Lui et Visalha le tailleur semblaient être déployés en tirailleurs. Lit. Lui et Visalha le tailleur semblaient qu'ils étaient en tirailleurs.

*E dels pus joens a la vielhessa, Totis cruissits per la dolor, **semblan** qu'an emprontat del morent la palor*⁵⁸.

Et des plus jeunes à la vieillesse, tous broyés par la douleur, semblent avoir emprunté la pâleur du mourant. Lit. ... tous ... semblent qu'ils ont emprunté la pâleur du mourant.

Sur ce modèle on peut pluraliser les exemples cités plus haut :

*Los parents me semblavan qu'èran pas contents / que me l'aurián donada
Sos membres li semblavan qu'èran leugièrs ...*

On trouve aussi des cas où un nom pluriel précède *semblar* sans qu'il y ait d'accord :

*Èri la sola femna qu'aguèsse aimada, me veniá, E sos uèlhs semblava que me perseguèssen En delai de mon èsser, enebriats de tendror*⁵⁹.

J'étais la seule femme qu'il eût aimée, me disait-il, et il semblait que ses yeux me suivissent au-delà de mon être, enivrés de tendresse. (Lit. : ses yeux semblait qu'ils me poursuivaient).

J'accepte volontiers pour ma part la pluralisation : « *sos uèlhs semblavan que me perseguèssen ...* ». Cette variation souligne la nature de la construction. Il s'agit sémantiquement d'une thématization qui peut ne pas se marquer intonativement, l'élément thématized occupant la position structurale du sujet. La possibilité de l'absence d'accord atteste le statut d'élément thématized, et que c'est bien ce type d'élément qui déclenche l'accord quand il a lieu.

J'ai appelé le phénomène à l'œuvre dans ces structures « pseudo-montée » pour la distinguer de la montée canonique qui caractérise les constructions où *semblar* (*sembler*,

⁵⁷ Jacques MEIZONNET, *Pouëma aou sugiè dé la salada dé l'estan d'Escamandré* etc., Nîmes, Roger et Laporte, 1825 chant 1, vers 82. Dans les citations, la graphie a été modernisée, mais les gallicismes des auteurs, ici *talhur*, *tiralhur*, *vielhessa* ... respectés.

⁵⁸ Louis VESTREPAIN, *Las espigos de la lengo moundino : poésies languedociennes*, Toulouse, Marqueste, 1911, p. 180.

⁵⁹ Beatris de Planissòlas p. 189, in René NELLI, *Òbra poetica occitana* (1940-1980), Toulouse, IEO, 1981, XV.

sembrare, to seem ...) est suivi d'un infinitif. J'estime plus adéquat de parler de « montée thématique » comme je l'ai déjà fait plus haut. La prolepse correspond à une thématisation associée à une proposition subordonnée. La montée thématique consiste à l'intégration en position de sujet de cet élément thématisé.

Il est remarquable que l'on puisse trouver aussi un accord sur le verbe *semblar* sans thématisation explicite d'un syntagme. On en trouve des exemples médiévaux :

*Car be'm semblas, senes bauzia, Que sias de gran baronia*⁶⁰.

Car vraiment il me semble, sans mentir, que tu es de haute noblesse. Lit. Car bien (tu) me sembles ... que tu sois de haute noblesse.

(Le discours s'adresse à Ponce Pilate) *E semblas que vulhas far de lui rey e senhor de Jerusalem, e que tu vulhas tene de luy lo regne*⁶¹.

Et il semble que tu veuilles faire de lui le roi et le seigneur de Jérusalem, et que tu veuilles tenir de lui ton pouvoir. Lit ... tu sembles que tu veuilles faire de lui le roi ...

Ces exemples montrent qu'on n'a pas seulement affaire au prolongement par l'accord d'un phénomène de réduction de domaine intonatif, mais de l'expression par la morphologie d'un élément thématisé (la deuxième personne du singulier en l'occurrence). Comme pour la montée canonique (qui concerne une expression nominale qui reçoit un rôle thématique du verbe à l'infinitif), l'élément thématisé déclenche l'accord (si c'est un syntagme) ou trouve une expression (si c'est une expression pronominale) dans la flexion du verbe principal. Le fait que le verbe impersonnel n'assigne pas de rôle « argumental » permet la montée canonique (il n'y a pas de conflit de rôles thématiques) mais n'interdit pas la montée d'un élément qui n'est que thématisé : il est ni plus ni moins légitime en position sujet du verbe principal qu'en tant qu'élément adjoind à un domaine phrastique (enchâssé ou enchâssant).

Le verbe *semblar* n'est pas le seul concerné en occitan par le phénomène de montée thématique. On peut employer dans notre langue le verbe *finir* comme verbe impersonnel :

Finís que degús i vòl pas pus anar.

En fin de compte personne ne plus y aller. Lit. Il finit que personne ne veut y aller.

⁶⁰ *Vida de Santa Enimia* (c. 1230), vv. 295-6, in Clovis BRUNEL, *La vie de sainte Énimie*, Paris, Champion, 1911, XV-78 p.

⁶¹ *Evangèli de Gamalièl*, p. 180, l. 3 (XIV^e siècle), in Cyril HERSHON, Peter RICKETTS, « La tradition occitane de l'Évangile de Gamaliel », in *La France latine*, 2007, 144, 133-327.

À côté de cette construction impersonnelle simple on trouve des constructions à montée thématique avec ou sans accord :

*Seguiguère longtemps la comba d'Erau mas finiguèt que deguère daissar l'auto dins una sablièira e prendre a pè lo carrairon de la montanha*⁶².

Je suivis longtemps la vallée de l'Hérault mais, à la fin, je dus laisser l'auto dans une sablière et prendre à pied le sentier de la montagne. (Lit. ... mais il finit que je dus laisser l'auto ...)

*Caminant totjorn, e calcule que calcule, Bortomieu finís qu'arriba en çò sieu*⁶³.

Marchant toujours, et n'arrêtant pas de réfléchir, Bortomieu finit par arriver chez lui. Lit. ... finit qu'il arrive chez lui.

*Camine entre d'arroïnas ensepelidas jos una selva verturosa e mos passes finisson que resquilhan sus los bòrds de grands pesquièrs abandonats [...]*⁶⁴.

Je marche entre des ruines ensevelies sous une forêt luxuriante et mes pas finissent par glisser sur les bords de grands bassins abandonnés [...]. Lit. ... mes pas finissent qu'ils glissent ...

Ces observations sur le verbe *semblar* en occitan mettent d'une part en lumière une curiosité lexicale consistant, quand il n'est pas prédicatif (*semble (être) grave / une catastrophe*), à faire transitif un verbe que toutes les langues romanes font (lui ou ses équivalents) transitif indirect (*(re)sembler à*). L'examen détaillé du phénomène le relativise partiellement (l'objet direct pouvant être au moins étymologiquement un datif sans préposition), mais manifeste aussi un mixte d'innovation et de conservatisme qui peut souvent caractériser le domaine occitan.

La construction du verbe *semblar* suivi de subordonnée fait apparaître le phénomène singulier de la montée thématique associée à la prolepse. Je n'ai pas abordé ici le traitement formel de ces constructions que j'avais traité dans l'article de 1989 et qu'il faudrait réactualiser dans la perspective de l'immense développement de la prise en compte depuis cette époque de la « périphérie gauche », c'est-à-dire des phénomènes de focalisation et de thématisation (ou de topicalisation) un temps tenus pour marginaux. Les faits occitans comme ceux du grec ancien soulignent la continuité que révèle la montée

⁶² M. ROQUETA, *Verd paradís 2*, Toulouse, IEO, 1974.

⁶³ *Contes occitans* p. 280, in Andrieu LAGARDA, *Contes occitans, Quercorb, Pays d'Olmes, Volvestre*, Toulouse, Edicions de l'Escòla Occitana, 2005.

⁶⁴ M. ROQUETA, *Verd Paradís 1*, Toulouse, IEO, 1975, p. 100.

thématique comme la prolepse entre la syntaxe centrale et la syntaxe périphérique. Les phénomènes de thématization, de focalisation, se distinguent de la syntaxe centrale en ce qu'ils ne dépendent pas directement du lexique. Mais ces termes peuvent interagir avec des éléments lexicalement sélectionnés, interaction rendue visible par l'accord morphologique. Toutefois cette interaction reste souvent peu visible parce que les langues peuvent ne pas tolérer la manifestation d'éléments thématized à l'intérieur de phrases complexes (la prolepse). Il faut que la syntaxe centrale ouvre un espace d'interférence pour qu'elle émerge. C'est un tel espace qu'ouvre *semblar* en occitan (et quelque autres verbes) parce qu'il connaît un emploi impersonnel tout en ayant la faculté de légitimer un sujet nominal, et parce que l'occitan pratique aussi la prolepse, la thématization interne qui vient nourrir la montée thématique :

*Semblava, los parents, que m'aurián donada lor filha.
Los parents semblavan que m'aurián donada lor filha.*

Bibliographie

ANGLADE, Joseph, *Las leys d'amors : manuscrit de l'Académie des Jeux floraux*. Toulouse, Privat, 1919-1920, VIII-203, (4 vol).

_____, *Les poésies de Peire Vidal*, Paris, Champion, 1913, XI-187 p.

ARTHUR, Ingrid, *La Vida del glorios sant Francesc*, Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1955.

BEC, Pierre, *Manuel pratique d'occitan moderne*, Paris, Picard, 1973.

BEGGIATO, Fabrizio, *Il trovatore Bernart Martí, edizione critica*, Modena, Mucchi, 1984.

BOURCIEZ, Édouard & BOURCIEZ, Jean, *Éléments de linguistique romane*, Paris, Klincksieck, 1956, XXVII-783 p.

BRANCIFORTI, Francesco, *Le rime di Bonifacio Calvo*, Catania, Università di Catania, Biblioteca della Facoltà di Lettere e Filosofia, 1955.

BRAS, Myriam & VERGEZ-COURET, Marianne, BATELÒC, « A text base for the Occitan language », FERREIRA & BOUDA (eds.). *Language Documentation and*

Conservation in Europe, Special Publication n°. 9 of the *Journal Language Documentation & Conservation*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2016, p. 133-149.

BRUNEL, Clovis, *La vie de sainte Énimie*, Paris, Champion, 1911, XV-78 p.

CAMPROUX, Charles, *Syntaxe des parlers gévaudanais*, Paris, PUF, 1955.

CARLES, Sèrgi, *Istòria d'un sauvatjòt*, Pau, Letras d'òc, 2023.

CHAMPCLAUX, Yaël & SAUZET, Patrick, « SYMILA : Una basa de donadas sintaxicas per l'occitan e las autras lengas romanicas de França », in Courouoau ed. 2020 *Fidelitats e dissidèncias*, Actes del XII^e Congrès de l'Associacion internacionala d'estudis occitans (AIEO), Albi 2017, Toulouse, SFAIEO, p. 271-284.

CREISSELS, Denis, *Syntaxe générale : une introduction typologique 2, la phrase*, Paris, Hermès Science, 2006, XIV-334 p.

DEJEANNE, Jean-Marie, *Poésies complètes du troubadour Marcabru*, Toulouse, Privat, 1909, XII-298 p.

DESGROUAIS, *Les Gasconismes corrigés*, Toulouse, Douladoure, 1801, XXII-442 p.

DOWNER, Charles A., *Frédéric Mistral, poet and leader in Provence*, New York, The Columbia University Press, 1901, X-267 p.

GAFFIOT, Félix, FLOBERT, Pierre, *Le grand Gaffiot*, dictionnaire latin-français, Paris, Hachette, 2000, XLI-1766 p.

GARDY, Philippe et alii, *Histoira dé Jean l'an prés*, Montpellier, CRDP, 1988.

GILLIERON, Jules, EDMONT, Edmond, *Atlas linguistique de la France (ALF)*, Paris, Champion, 1902-1920, 35 fasc. de cartes.

HERSHON, Cyril, RICKETTS, Peter, « La tradition occitane de l'Évangile de Gamaliel », *La France latine*, 2007, n° 144, p. 133-327.

JENSEN, Frede, *Syntaxe de l'ancien occitan*, Tübingen, Niemeyer, 1996, XII-404 p.
_____, *The Syntax of Medieval Occitan*, Tübingen, Niemeyer, 1986, VII-431 p.

LAFONT, Robert, *La Chanson de Sainte Foi*, Genève, Droz, 1998.

_____, *La phrase occitane*, Paris, PUF, 1968.

LAGARDA, Andrieu, *Contes occitans, Quercorb, Pays d'Olmès, Volvestre*, Toulouse, Edicions de l'Escòla Occitana, 2005.

LAVAUD, René, NELLI, René, *Les Troubadours. Jaufré, Flamenca, Barlaam et Josaphat*, Bruxelles, Desclée de Brouwer, 1960.

s

LEVY, Emil, « Le troubadour Paulet de Marseille », *Revue des langues romanes* 21, 1882, p. 261-289.

_____, *Petit Dictionnaire Provençal-Français*, Heidelberg, Carl Winter, 1909, VIII-388 p., (rééd. 1923, 1973).

_____, *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch : Berichtigungen und Ergänzungen zu Raynouards, Lexique roman*. Leipzig, Reisland, 1894-1924, 8 vol.

LOUVAT, Bénédicte, *Le Théâtre de Béziers. Pièces historiées représentées au jour de l'Ascension (1628-1657)*, Paris, Garnier, 2019.

MARTIN-CHABOT, Eugène, *La chanson de la croisade albigeoise*, Paris, Les Belles Lettres, 1957, 3 vol., XXXV-304, XXXII-325 p.

MEIZONNET, Jacques, *Pouëma aou sugiè dé la salada dé l'estan d'Escamandré etc.* Nîmes, Roger et Laporte, 1825.

MISTRAL, Frédéric, *Lou tresor dóu Felibrige*, Aix-en-Provence, Remondet-Aubin, 1882-1886, (2 vol.).

_____, *Mirèio : pouèmo prouvençau*, Avignon, Roumanille, 1859.

NELLI, René, *Òbra poetica occitana (1940-1980)*, Toulouse, IEO, 1981, XV.

OLIVIERI, Michèle, SAUZET, Patrick, « Southern Gallo-romance: Occitan, in Maiden & Ledgeway », *The Oxford guide to the Romance languages*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2016, p. 319-349.

PARIS, Gaston, *Penseurs et poètes : James Darmesteter, Frédéric Mistral, Sully Prudhomme, Alexandre Bida, Ernest Renan, Albert Sorel*, Paris, Calmann Lévy, 1896, IV-348 p.

RAYNOUARD, François, *Lexique roman, ou Dictionnaire de la langue des troubadours*, Paris, Silvestre, 1838-1844, 6 vol.

RONJAT, Jules, *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, Mâcon, Protat frères, 1913, 306 p.

ROQUETA, Max, *Verd paradis 1*, Toulouse, IEO, 1974.

_____, *Verd paradis 2*, Toulouse, IEO, 1975.

ROUNJAT, Jùli, *L'ourtougràfi prouvençalo : pichot tratat a l'usage di Prouvençau*, Avignon : « Vivo Prouvènço ! », 1908.

SAUZET, Patrick, « Topicalisation et prolepse en occitan », *Revue des Langues Romanes*, 1989, 93.2, p. 235-273.

_____, *Conjugaison occitane*, Toulouse, Institut d'Estudis Occitans, 2016.

SAUZET, Patrick, DAGNAC, Anne, SPORTICHE, Dominique, CHAMPCLAUX, Yaël, SYMILA, *Syntactic variation in the Romance languages of France*, Système d'information en ligne [<http://symila.univ-tlse2.fr>], 2015.

TORREILLES, Claire, « Augustin Bonet (1717-1772) : l'auteur retrouvé du *Dictionnaire Languedocien* », in *Revue des langues romanes*, Montpellier, 2015, 119/2, p. 397-419.

VESTREPAIN, Louis, *Las espigos de la lengo moundino : poésies languedociennes*, Toulouse, Marqueste, 1911, VII.

WAHL, Angelika, *Die altprovenzalische Übersetzung des Liber Scintillarum*, München, Wilhelm Fink, 1980.

ZANGEMEISTER, Karl, *Inscriptiones parietariae Pompeianae, Herculanenses, Stabianae*, Berolini, G. Reimerum, (rééd. 1958), XX, 8, 272 p., LV p. de pl. (= *Corpus Inscriptionum Latinarum*, CIL 4).

L'ESPAGNOL DU XIXE SIÈCLE 'VU' À LA TÉLÉVISION : ÉTUDE PHRASÉOLOGIQUE DE LA SÉRIE ACACIAS 38

CÉSAR RUIZ PISANO

Université Sorbonne Paris Nord, Pléiade

– Según ha dicho el médico – indicó la Delfina decidida a pegar la hebra-, la pobre Mauricia no saldrá de ésta¹.

Le feuilleton télévisé contemporain *Acacias 38*, programme espagnol quotidien et choral émis entre 2015 et 2021 avec 1698 épisodes, offre aux téléspectateurs une vision historiciste des années de transition entre le XIX^e et le XX^e siècles. La chaîne publique espagnole présente la série comme l'histoire quotidienne d'un groupe de familles bourgeoises et leurs domestiques, histoire qui se déroule aux alentours de l'année 1899. Il est donc question de la mise en scène d'une « histoire de riches et de pauvres qui montre une confluence de deux mondes sur un même espace »², la rue Acacias, et tout particulièrement, l'immeuble situé au numéro 38. Ainsi, la cohabitation entre les habitants les plus fortunés, aristocrates et bourgeois, et leurs domestiques est-elle un générateur fondamental d'action dramatique car les relations amoureuses, les vengeances, les discriminations sociales et la vie de quartier vont nourrir et complexifier la trame narrative³. Par ailleurs, l'hybridité générique issue du mélange du genre historique, du thriller et du « *dramedia* », sorte de tragicomédie bien ancrée dans la tradition sérielle télévisée espagnole, fait de la série un exemple réussi, inspiré directement des séries

¹ Benito PÉREZ GALDÓS, *Fortunata y Jacinta*, Madrid, Cátedra, 1994 [1887], p. 1014. « – D'après ce que dit le médecin – précisa Delphine, disposée à tailler une bavette – la pauvre Mauricette ne s'en tirera pas. ».

² En ligne, [<https://www.rtve.es/television/acacias-38/la-serie/>].

³ Une trame autour de trois histoires qui ont, chacune, comme épicerie un couple aux amours tumultueuses : Manuela et Germán, Mauro et Teresa et Blanca et Diego.

anglo-saxonnes *Downton Abbey* (ITV, 2010-2015), *Upstairs Downstairs* (ITV, *Maîtres et Valets*, 1971-1975), du film réalisé à partir du roman *The Help* (*La Couleur des sentiments*, 2011, 2009) ou encore les séries espagnoles *La Señora* (TVE, 2008-2010), *Seis hermanas* (TVE, 2015-2017) ou *El secreto de Puente Viejo* (Antena 3, 2011-2020).

L'une des influences les plus notables selon les propres créateurs⁴ est également la littérature réaliste du XIX^e siècle des auteurs tels que Benito Pérez Galdós, auteur de *Fortunata y Jacinta* entre autres œuvres magistrales, de Vicente Blasco Ibáñez, d'Emilia Pardo Bazán, de Leopoldo Alas 'Clarín', etc. En effet, tout comme dans la littérature réaliste et naturaliste espagnole, la multiplicité de personnages de la série qui vont cohabiter dans des lieux perméables aux relations interclassistes va favoriser une certaine vision de la société d'époque. Toutefois, il faut préciser que, dans la série, il s'agit d'une vision très neutre, idéalisée même, de la fin du XIX^e siècle⁵.

Néanmoins, la série réussit à faire interagir des personnages en respectant les codes de la séparation des classes (les bourgeois et les employé(e)s de maison) mais aussi en les cassant car employé(e)s de maison et riches habitants entretiennent des relations professionnelles, des relations amoureuses plus ou moins licites et des relations bien plus obscures en lien avec les meurtres, enlèvements et autres moteurs de tension dramatique. De cette manière, aristocratie, grande et petite bourgeoisie, domestiques et peuple ouvrier dialoguent constamment en passant d'un registre à un autre, du plus formel au plus populaire de sorte qu'une analyse diastratique et diatopique des scénarios s'avère intéressante.

Comment marquer la différence de classes par la langue ?

Ainsi que nous l'avons montré dans un précédent article⁶, la série *Acacias 38* doit beaucoup au réalisme littéraire de Galdós et à sa richesse dans l'utilisation de la parole oralisée tel que Stephen Gilman l'avait déjà avancé en 1961 dans « La palabra hablada y

⁴ C'est une idée originale de Susana López Rubio, Aurora Guerra, Miquel Peidro et Josep Cister.

⁵ Afin de comprendre la représentation de la société de l'époque dans la littérature, voir : Carlos BLANCO AGUINAGA, Julio RODRIGUEZ PUERTOLAS & Iris ZAVALA, *Historia social de la literatura española (en lengua castellana)*, Madrid, Akal, 1978 & 2000, 2 Vols.

⁶ Grégory DUBOIS et César RUIZ PISANO, « Ambiguïté sociolectale et diatopique dans une série télévisée contemporaine : de l'analyse à une pratique éducative », *Les Cahiers Linguaték. Ambiguïté*, 3/4, 2018, p. 259-272.

Fortunata y Jacinta » et, avant lui, Tomás Navarro dans « La lengua de Galdós » (1943) et Joaquín Gimeno Casaldüero dans son article « El t3pico en la obra de P3rez Gald3s » (1956)⁷. Cette oralit3 se d3cline dans l'utilisation d'expressions fig3es soutenues et populaires, de gallicismes, anglicismes et italianismes qui ridiculisent les personnages (des idiotismes), des technicismes, de l'argot « *castizo* »⁸, des transcriptions du parler fautif populaire ou des r3miniscences pu3riles du premier amour, des insultes et vulgarismes de tout genre, l'animalisation des personnages par la cr3ation des sons, etc.⁹. Voici la description de la langue galdosienne d'apr3s Ricardo Gull3n :

*El idioma de Gald3s es el lenguaje corriente, sencillo; lenguaje impregnado de las inflexiones, el tono y las resonancias de la palabra hablada; al tiempo de leerlo sentimos la impresi3n de estar escuch3ndolo, de 3irlo con el acento y hasta el volumen que cada palabra tendr3a si estuvieran dici3ndola a nuestro lado*¹⁰.

Acacias 38 doit beaucoup 3 la litt3rature r3aliste de Gald3s, et en particulier 3 *Fortunata y Jacinta* (1887) par les r3f3rences 3pilinguistiques des personnages eux-m3mes en tant que marqueurs d'une diff3rence de classe et, 3galement, par des 3l3ments phon3tiques, lexicaux et pragmatiques qui vont permettre la diff3renciation des strates sociales. Ce sont notamment les personnages de Casilda et Lolita (des domestiques) qui, par leur reprise d'un sociolecte rural tr3s marqu3 mais difficile 3 identifier 3 une r3gion

⁷ Stephen GILMAN, « La palabra hablada y Fortunata y Jacinta », *Nueva Revista de Filolog3a Hisp3nica*, 15, 3/4, 1961, p. 542-560. Tom3s NAVARRO, « La lengua de Gald3s », *Revista Hisp3nica Moderna*, 9, 1943, p. 292-293. Joaqu3n Gimeno CASALDUERO, « El t3pico en la obra de P3rez Gald3s », *Bolet3n del Seminario de Derecho Pol3tico*, 8-9, 1956, p. 35-52. Robert RUSSELL, « De Fortunata y su habla », in *Actas del Cuarto Congreso de la Asociaci3n Internacional de Hispanistas*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1971, p. 543-551.

⁸ Margarita ESGUEVA & Manuel CANTARERO (3ds.), *El Habla de la ciudad de Madrid: materiales para su estudio*, Madrid, CSIC/Instituto Miguel de Cervantes, 1981. Manuel SECO, *Arniches y el habla de Madrid*, Barcelone, Alfaguara, 1970.

⁹ D'apr3s l'3tude de Jos3 de On3s, « La lengua popular madrileña en la obra de P3rez Gald3s », *Revista Hisp3nica Moderna*, 15, 1949, p. 209-228. De son c3t3, Joseph A. Fern3ndez (« Deformaciones populacheras en el di3logo galdosiano », *Anales galdosianos*, XIII^e ann3e, 1978, p. 112-116) fait une 3tude minutieuse des vulgarismes utilis3s par Gald3s. Cette oralit3 est aussi pr3sente dans la construction des dialogues litt3raires (Alicia G. ANDREU, *Modelos dial3gicos en la narrativa de Benito P3rez Gald3s*, Amsterdam/Philadelphie, Johan Benjamins Publishing Company, 1989).

¹⁰ « La langue de Gald3s est la langue courante, simple ; une langue impr3gn3e des inflexions, de la tonalit3 et des r3sonances du mot oralis3 ; nous avons l'impression, au moment de la lire, d'3tre en train de l'3couter, de l'entendre avec l'accent et m3me le volume que chaque mot aurait s'il 3tait prononc3 3 nos c3t3s ». C'est nous qui traduisons toutes les citations ainsi que tous les exemples donn3s. Ricardo GULL3N, « Lenguaje y t3cnica de Gald3s », *Cuadernos Hispanoamericanos*, 80, p. 42.

spécifique, représentent le mieux les concomitances existantes entre les personnages de l'œuvre littéraire et de la série télévisée¹¹.

Par ailleurs, si dans l'œuvre galdosienne on observe une porosité linguistique bien présente (par exemple, avec des transferts de l'espagnol « *castizo* » et vulgaire de Fortunata au personnage bourgeois de Juan) quoique pas totalement généralisée, les personnages d'*Acacias* 38 donnent une vision de la (micro)société d'une « grande ville de province¹² » où cette porosité linguistique est bien plus affirmée.

En effet, les besoins d'une intrigue complexe, propres au feuilleton télévisé, et la représentation d'une société d'époque dans un lieu très réduit (la rue *Acacias*) font qu'il existe une représentativité sociolectale très complexe eu égard au nombre important de personnages qui basculent à un moment donné d'un statut social à un autre ou qui appartiennent à cette large bourgeoisie commerçante propre aux grandes villes de l'époque.

C'est pourquoi, on peut clairement identifier une manière de parler soutenue propre aux personnages d'une classe très aisée (riches bourgeois marchands et aristocrates) chez le personnage de Doña Úrsula veuve d'Alday, ainsi que chez sa fille et ses beaux-enfants (Blanca, Diego et Samuel), chez Celia et Felipe Álvarez-Hermoso, Ramón Palacios, Liberto Hidalgo ou encore chez le colonel Arturo Valverde¹³.

En revanche, du côté de « *El Altillo* », des chambres de bonne du numéro 38 de la rue *Acacias*¹⁴, l'appartenance à une classe populaire est, comme nous l'avons avancé,

¹¹ On lit dans *Fortunata y Jacinta* : « Fortunata n'avait pas reçu d'éducation, cette jolie bouche avalait beaucoup de lettres et en changeait d'autres. Elle disait *indiligencias, golver, asín*. Elle avait passé son enfance à s'occuper du bétail. Sais-tu ce qu'est le bétail ? Les poules » (Madrid, Cátedra, p. 228). De son côté, Lolita dit dans la série : « Je sais qu'il est raffiné et que c'est un petit bourgeois qui a fait des études, intelligent et qui cause bien. Il prononce tous les 's'. Mais moi, je suis une domestique, rustre et je sais vraiment pas parler ».

¹² La ville n'est pas nommée et le téléspectateur dispose uniquement de cette information.

¹³ Doña Úrsula et le colonel sont des prototypes du personnage méchant. Sur le plan de la langue, c'est au colonel que l'on doit le plus de cultismes.

¹⁴ « *El Altillo* » a pour fonction de représenter de manière idéalisée le milieu social des couches populaires dans cette série filmée en studio. Cet endroit réservé aux domestiques, où la langue se libère et les tensions retombent est à mettre en lien avec les « *conventillos* » ou les « *corralas* » présentes dans l'œuvre galdosienne, des immeubles typiques du Madrid des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles où s'entassaient la population ouvrière et les plus défavorisés. Dans *Fortunata y Jacinta*, on trouve une référence à l'espagnol parlé dans ces immeubles (Madrid, Cátedra, p. 324) : « *Por los ventanuchos abiertos salía, con el olor de fritangas y el ambiente chinchoso, murmullo de conversaciones dejosas, arrastrando toscamente las sílabas finales* [‘Les murmures des conversations insouciantes qui laissaient traîner les syllabes finales s'échappaient à travers les petites fenêtres en même temps que l'odeur de friture et l'ambiance désagréable’]. *Este modo de hablar de la tierra ha nacido en Madrid de una mixtura entre el dejo andaluz,*

marquée linguistiquement parlant par une phonétique et une morphologie que le téléspectateur associe aisément à un sociolecte rural et qui peut devenir ou être considéré comme vulgaire : ouverture et fermeture de voyelles, prolongation des voyelles favorisée par l'élision de phonèmes consonantiques et l'apocope de syllabes (« *tontás* », « *bordao* », « *señá* »), divers phénomènes d'inversion phonétique (« *naide* », « *epitrafío* », « *endeluego* », « *ande* », « *asín* ») et préfixation et suffixation méliorative (« *requetebonico* », « *regustito* », « *requetebién* », « *mocica* », « *lechecilla* »)¹⁵.

Entre ces deux mondes, on trouve des glissements sociétaux intéressants qui sont hautement rentables du point de vue de la narration télévisée. De ce fait, la jeune Doña Trinidad, ancienne esthéticienne qui a épousé le riche veuf Don Ramón Palacios Villaverde, en est un exemple marquant. Tous les habitants l'appellent par son surnom, « Trini », raccourci courant de « Trinidad ». Son franc parler et l'utilisation d'un sociolecte populaire la caractérisent et la rapprochent fortement des domestiques et qui est source de conflit avec la famille et amis de Don Ramón¹⁶.

À l'opposé, on trouve le personnage inquiétant de Carmen. Elle travaille comme domestique de Doña Úrsula et, par le passé, elle appartenait à l'aristocratie, mais la mort de son époux et la faillite de ses affaires l'ont forcée à travailler. Carmen, qui cache ses origines, attire l'attention des autres domestiques par ses bonnes manières et par sa culture (par exemple, elle sait lire et écrire sans problème). Le contraste entre le registre standard (et soutenu) de la langue de Carmen et le registre populaire, et même vulgaire, de la langue

puesto en moda por los soldados, y el dejo aragonés, que se asimilan todos los que quieren darse aires varoniles ». D'où la description de l'ambiance dérangeante (bruyante, désagréable, de « *chinche* », punaise mais aussi dit d'une personne *chieuse*) et également de la manière de parler des habitants qui s'expriment lors de conversations à l'accent marqué (mais aussi avec une confusion avec « *dejado* » dit d'une personne qui ne prête attention à son aspect ni à son hygiène). Un accent qui fait traîner les syllabes implosives et qui serait né à Madrid selon le narrateur du croisement de deux dialectes : l'andalou et l'aragonais.

¹⁵ La variété de préfixes et suffixes utilisés par les personnages ne facilite pas une identification dialectale claire. Cependant, la langue des domestiques est marquée par une surabondance de préfixes et de suffixes qui mettent en évidence leur appartenance à une classe sociale peu favorisée et originaire du monde rural qui pourrait se situer dans la zone centre, du nord au sud. C'est le cas des suffixes diminutifs employés par Casilda tels que -ico, -ica, -ito, -ita et -illa (par exemple, « *regustito*, *pizquita*, *mocica*, *mismico*, *rebonico*, *Pablico*, *miajilla* ». De même que les préfixes intensificateurs « *requete-* » et « *re-* ». Voir : Manuel ALVAR (dir.), *Manual de dialectología hispánica. El español de España*, Barcelone, Ariel, 1996.

¹⁶ Elle représente l'archétype de « *chulapa* » madrilène aux intonations très « *castizas* ». Le cas de Doña Rosa María est tout aussi intéressant car il s'agit d'une veuve riche et dépensière qui se mariera avec le jeune Liberto Séler Gutiérrez. Tous les personnages l'appellent Doña Rosina ce qui est un surnom courant et populaire. Au même titre que Trini, Rosina est un personnage extraverti, elle est également nerveuse et peu soucieuse des bonnes manières ; ce qui lui donne des manières très spontanées et populaires.

de Casilda et Lolita est un bel exemple de l'importance des marqueurs linguistiques sociolectaux dans la construction du récit fictionnel.

La phraséologie comme gage d'authenticité ?

L'état de langue de l'espagnol de l'entre-deux siècles est aussi représenté dans la série *Acacias 38* par une surabondance de structures phraséologiques et autres structures plus ou moins lexicalisées utilisées par tous les personnages et tout particulièrement par les domestiques et certains personnages bourgeois. En regardant cette série historique, on pourrait aisément penser que la contextualisation d'époque, un espagnol ancien et même désuet, passe obligatoirement par cette surabondance de structures 'toutes faites' qui ne trouve pas de correspondance dans la littérature réaliste eu égard à la multiplication de leurs occurrences dans *Acacias 38*.

Ainsi, après avoir recensé 93 structures lexicalisées différentes tout au long de 11 épisodes regardés, avons-nous formulé l'hypothèse suivante : parmi le nombre très important de structures utilisées, existe-t-il une vraie correspondance avec celles qui auraient pu être utilisées à l'époque de référence de la série (1899-1902) ?

Pour répondre à ce questionnement, nous avons procédé à une analyse diachronique et synchronique des structures et pour cela, faute d'un corpus oral de l'époque, nous avons vérifié leur présence ou absence dans le *Diccionario de refranes adagios, proverbios, modismos, locuciones y frases proverbiales de la lengua española* (1922) de José María Sbarbi et José García¹⁷. Ce dictionnaire¹⁸, que nous allons désormais nommer « Sbarbi », est le compendium de toute l'œuvre de José María Sbarbi y Osuna (1834-1910), philologue et musicologue espagnol, qui avait publié auparavant : *Refranero general español* (10 vols., 1878), *Florilegio o Ramillete alfabético de refranes y modismos comparativos y ponderativos de la lengua castellana definidos razonadamente y en estilo ameno* (1873) ou *El libro de los refranes: colección alfabética de refranes castellanos, explicados con la mayor concisión y claridad* (1872).

Suite à ce premier exercice de comparaison, nous avons procédé à la vérification de la temporalité de ces structures utilisées dans la série dans les différents corpus écrits de la

¹⁷ Disponible en ligne dans la *Biblioteca Digital Hispánica*.

¹⁸ Dont l'approche est panchronique car les auteurs recensent des modismes et des parémies de leur époque mais aussi des chronolectes plus anciens.

Real Academia de la Lengua Española : le *Diccionario de Autoridades* (*Dic. Aut.*, de 1726 à 1739), le *Corpus histórico del español* (*CDH*, qui recense des entrées depuis le XII^e siècle à l'année 2000), le *Corpes XXI* (*Corpes*, 2001-2015) ainsi que les facsimilés d'autres dictionnaires et encyclopédies disponibles en ligne¹⁹.

Cette étude comparative nous a permis de constater que parmi les 93 structures, 38 trouvent une correspondance mot pour mot, ou très proche, des entrées du dictionnaire Sbarbi, 38 autres structures n'ont aucune correspondance et les 17 restantes ont une quasi-correspondance à partir des mots employés – bien que les deux structures restent éloignées dans leur construction – ou bien quant au sens exprimé.

Avant de présenter l'étude des exemples sans correspondance, nous proposons ici quelques exemples de correspondance ainsi que de quasi-correspondance²⁰.

Exemples avec correspondance Acacias 38 / « Sbarbi »

L'expression idiomatique « *Poner pies en polvorosa* »²¹ [4]²² est référencée dans le dictionnaire Sbarbi (p. 248) et est ainsi définie : « *Poner pies en polvorosa. Huir, escapar, quitarse de en medio precipitadamente* »²³. Cette expression apparaît effectivement 112 fois (Espagne et hors Espagne²⁴) dans le *CDH* avec un premier exemple de 1534. Parmi les 112 citations, 27 datent d'entre 1850 et 1933 ; ce qui montre une synchronie avec l'époque de la série télévisée²⁵. Par ailleurs, l'expression est bien référencée dans le *Dic. Aut.* (Tome 5, 1737) et est associée à un registre de langue vulgaire : « *Frase vulgar que vale huir, escapar con precipitación y ligereza* »²⁶. Finalement, l'expression est

¹⁹ De ce fait, les références ne sont pas paginées car elles sont employées ici en tant qu'unités de sens.

²⁰ Voir la liste complète des expressions sous forme de tableau à la fin de cet article.

²¹ Équivalente de 'Prendre ses jambes à son cou'. Nous proposons des traductions littérales de la plupart des expressions et exemples tirés du *Dic. Aut.*, du *CDH* et du *Corpes*, nous laissons au lecteur le soin de trouver des équivalences dans sa langue. Ces traductions littérales ôtent une partie de leur saveur aux expressions originales, de même que les équivalences dans une autre langue. Voir Gloria Corpas Pastor, « Acerca de la (in)traductibilidad de la fraseología », *Las Lenguas de Europa: Estudios de Fraseología y Traducción*, Grenade, Comares, 2000, p. 483-522.

²² Ce chiffre – entre crochets – correspond au numéro d'exemple dans le corpus. Voir le tableau à la fin de cet article.

²³ 'Fuir, s'échapper, disparaître précipitamment'.

²⁴ E & HE à partir de maintenant. HE fait référence à tous les pays hispanophones ainsi qu'aux États-Unis, Philippines et Guinée Équatoriale.

²⁵ Dont de nombreux exemples tirés des œuvres de Galdós.

²⁶ 'Phrase vulgaire qui veut dire fuir, échapper précipitamment et avec vivacité'.

également présente dans le *Corpes* avec 63 citations (E & HE) ; ce qui montre qu'elle est couramment utilisée aujourd'hui.

De son côté, l'exemple « *Hacer tilín* »²⁷ [18] est cité 38 fois dans le *CDH* (E & HE. 129 fois au total en prenant en compte le mot isolé d'origine onomatopéique pour le son des clochettes et des sonnailles). Le premier exemple de la syntaxe « Verbe + *tilín* » date de 1842 et reprend à l'écrit le dialecte andalou (et vulgaire) : « *Me jase tilín zu grasia y zu aquél. Vamoz, me errito lo mezmó que miel o arropía, nene [...]* »²⁸ [E. Asquerino, *Matamuertos y el cruel*, 1842]²⁹. L'expression est citée également 50 fois dans le *Corpes* (E & HE).

Quant à « *Entregar la pelleja* »³⁰ [20], cette expression est ainsi référencée dans Sbarbi : « *Dar, dejar, perder o soltar la pelleja, uno la pelleja. Ver dar, dejar, etc. el pellejo. Morirse, librar o salvar uno la pelleja. Ver Librar o salvar uno el pellejo. Escapar con vida de algún trance más o menos peligroso* »³¹. On constate dans cette référence la variété de verbes à valeur synonymique de même que la possibilité de trouver « *pelleja/pellejo* » (féminin et masculin)³². C'est dans sa forme masculine, « *pellejo* », que le *Dic. Aut.* (Tome 5, 1737) donne la référence de l'expression associée au parler vulgaire : « *Dar, o dexar el pellejo. En estilo vulgar vale morir; aunque más frecüentemente se dice dar la piel. Latín. Pellem amittere. Vitâ cedere* »³³. Au vu des résultats proposés par le *CDH* (E & HE), entre 1550 et 1874, les vocables « *pelleja/pellejo* » sont majoritairement utilisés dans leur sens propre synonyme de

²⁷ Désormais, « Sbarbi ». SBARBI, p. 397. Équivalent de 'Taper dans l'œil'.

²⁸ 'Son élégance et son charme me plaisent. C'est pour ça que je fonds comme le miel et la melcocha, mon petit'.

²⁹ Galdós écrit l'expression dans *Fortunata y Jacinta* : « [...] *él no lo había sentido nunca hasta que le hizo tilín la que ya era su mujer* » [exemple tiré du *CDH*].

³⁰ SBARBI, p. 222. Littéralement 'Rendre la peau'.

³¹ SBARBI, p. 222. 'Donner, laisser, perdre ou lâcher sa peau, quelqu'un sa peau. Voir donner, laisser, etc. la peau. Mourir, rendre ou sauver quelqu'un sa peau. Voir rendre ou sauver quelqu'un sa peau. Échapper en vie à une contrariété plus ou moins dangereuse'.

³² Cette valeur synonymique se reflète également dans une stylistique quasi équivalente. Dans ces structures, les verbes sont des verbes support car « [...] ces verbes sont vidés de leur sens lexical d'origine (c'est le sens lexical qui opère la sélection des arguments), et n'ont pour rôle que d'actualiser, dans une phrase simple, un terme prédicatif n'appartenant pas à la catégorie du verbe », selon Robert VIVÈS (« La prédication nominale et l'analyse par les verbes supports », *L'information grammaticale*, 59, 1993, p. 8-15, p. 1) d'après les études de Daladier (1976), Giry (1978) et M. Gross (1981). Il convient de rappeler les apports à la question des variantes paradigmatiques dans les locutions verbales faits par Pedro MOGORRÓN HUERTA (« Compréhension et traduction des locutions verbales », *Meta: Journal des traducteurs = translators' journal*, 53/2, 2008, p. 378-406).

³³ 'Rendre ou laisser la peau. Dans le registre vulgaire cela signifie mourir [...]'.?

« *piel* » (peau d'animal ou humaine) : « [...] *en memoria de aquello pegauan por la xarcia las pellejas de los conejos y liebres* » [Fco. López de Gómara, *Segunda parte de la Crónica General de las Indias*, 1553]. C'est au XVI^e siècle qu'on trouve également, par métonymie ou par extension, d'autres exemples au sens figuré (dans le sens de 'perdre la vie', littéralement) comme : « *Juan Ax, dora mala, que tirria tomastes ! aun bien os podrie costar la pelleja [...]* » [F. Díaz, *Farsa en loor del nacimiento de Jesu Christo* 1554]. La structure « Verbe + *la pelleja* » sera couramment utilisée vers la deuxième moitié du XIX^e siècle comme le prouvent les 18 citations du *CDH* entre 1876 et 1908 dont un exemple de Galdós [*De Oñate a la Granja*, 1876] : « [...] *logrando salvar la pelleja con una audaz escapatoria [...]* »³⁴. Les résultats pour « *pelleja* » dans le *Corpes* sont moins concluants car aucun exemple parmi les 14 citations fait référence à la « mort » de manière imagée. En effet, les citations trouvées (E & HE) font référence au sens propre de « *pelleja* » (peau) comme dans le proverbe : « *La abeja y la oveja en abril dan la pelleja* »³⁵; mais aussi au sens figuré 'femme de mauvaise réputation' (sens référencé dans le *Dic. Aut.* de 1737) et par extension 'toute femme ou toute chose qui porte préjudice'³⁶. Dans le cas de « *pellejo* », parmi les 963 citations du vocable, 268 correspondent à l'espagnol d'Espagne et 43 d'entre elles reprennent le sens figuré de « *pellejo* ». Cependant ce sens figuré est plus couramment utilisé avec le verbe « *salvar* » (sauver), suivi de « *jugar* » (jouer, parier) et de manière très limitée avec « *entregar* » (perdre). On observe donc un glissement dans l'espagnol contemporain du féminin vers le masculin (au niveau du signifiant) et du sens 'mourir' vers le sens 'rester en vie' (au niveau du signifié). Voici un exemple avec « *salvar* » : « *De hecho, dos agentes del cuerpo de Carabinieri salvaron el pellejo de milagro cuando su furgón blindado fue atacado* »³⁷ [P. Ordaz, *El País*, 2011].

³⁴ 'En réussissant à sauver sa peau grâce à une audacieuse fuite'.

³⁵ Félix HERRERO, *Lo que usted debe saber sobre las abejas y la miel*, León, Caja España, 2004. Littéralement 'L'abeille et la brebis en avril perdent leur peau'.

³⁶ Comme dans : « *Esta es la trama de Las azarosas andanzas de dos pícaras pellejas, del autor Iker Ortiz de Zarate* » [Artez, « Misión : levantar el triste lirio », 2003]. 'C'est l'histoire de *Les hasardeuses aventures de deux prostituées chapardeuses*, de l'auteur Iker Ortiz de Zarate'.

³⁷ 'Par ailleurs, deux agents du corps des Carabinieri sauvèrent leur peau par miracle lorsque leur fourgon blindé fut attaqué'.

Si certaines structures sont effectivement référencées de nombreuses fois dans le *CDH* et le *Corpes* comme « *Poner pies en polvorosa* »³⁸ ([4], « *Poner los pelos de punta* »³⁹ ([21], « *Quedarse en cueros* »⁴⁰ ([27], « *Meterse en camisa de once varas* »⁴¹ ([59], etc ; d'autres structures avec correspondance nous offrent peu de résultats dans les bases de données. Par exemple, « *Mal bicho nunca muere* »⁴² [14] est ainsi référencé dans « Sbarbi » : « *Bicho malo nunca muere (y si muere, muere tarde). Expresa que lo malo, por regla general, y por lo mismo su pérdida importaría poco suele durar mucho* »⁴³. Le dicton espagnol, dans sa forme abrégée de la série *Acacias* 38, n'est pas référencé dans le *CDH* ni dans le *Corpes* alors que la citation du Sbarbi apparaît 6 fois (E & HE – Cuba), uniquement à partir de 1951, et 3 fois dans le *Corpes* (E & HE – Cuba). Par ailleurs, on va trouver majoritairement la citation de Sbarbi dans les extraits des œuvres trouvées sur Google Books (y compris un exemple daté en 1907 – Pérou) même si on trouve quelques rares exemples avec « *Mal bicho nunca muere* ».

« *Buscar pelo al huevo*⁴⁴ » [64], exemple référencé dans Sbarbi sous la forme périphrastique : « *Andar buscando el pelo al huevo. Buscar camorra* »⁴⁵, est cité une seule fois dans le *CDH* (« *Breton le echó una reprimenda rabiosa como si buscara el pelo al huevo [...]* »⁴⁶ [F. Arrabal, *La torre herida por el rayo*, 1982]) mais est absent du *Corpes*. Bien qu'une recherche sur Google Books nous permette de trouver de nombreux exemples datant du XIX^e siècle (notamment des entrées de dictionnaires bilingues) sous les formes « *Buscar el/un/los pelo/pelos al huevo* », les exemples contemporains sont très rares et sont issus des dictionnaires de proverbes et dictons [Alberto Buitrago, *Diccionario de dichos y frases hechas*, 2012] ; ce qui nous pousse à considérer cette utilisation comme ancienne et très marquée de la langue orale.

³⁸ SBARBI, p. 248.

³⁹ *Ibid.*, p. 221. Équivalente de 'Avoir la chair de poule'.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 271. Équivalente de 'Être à poil'.

⁴¹ *Ibid.*, p. 167. Littéralement 'Rentrer dans une chemise de quinze verges'.

⁴² *Ibid.*, p. 104. Littéralement 'La bête méchante ne meurt jamais'.

⁴³ 'La bête méchante ne meurt jamais (et si elle meurt, elle tarde à mourir) exprime que ce qui est mauvais, en règle générale, et pour cela, sa perte n'aurait pas d'importance, mais sa mise à mort dure longtemps'.

⁴⁴ SBARBI, p. 119. Littéralement 'Chercher des poils à l'œuf' et dans le sens de 'Chercher des ennuis'.

⁴⁵ 'Chercher des ennuis. Chercher la bagarre'.

⁴⁶ 'Breton le reprimanda durement comme s'il cherchait des ennuis'.

Aucune référence dans le *CDH* ou dans le *Corpes* est faite pour « *Darle Perico al torno* »⁴⁷ [77] alors que Sbarbi reprend l'expression de la manière suivante : « *Dícese cuando ya está uno cansado de oír una cosa que se está repitiendo con insistencia* »⁴⁸. Cette expression est peu citée sur Google Books, mais on y trouve une citation d'une œuvre de 1921 [Luis Montoro, *Personas, personajes y personillas que corren por las tierras de ambas Castillas*] qui est un compendium d'expressions populaires ainsi que, par exemple, différentes œuvres contemporaines (2013, 2014, 2015) où l'expression est associée à un sociolecte rural et vulgaire : « *¡Y dale Perico al torno! ¡Endever, vaya par de dos! ¡No sabe ni por aonde se anda ese hijo mío! ¡Será inocente!* »⁴⁹ [P. Morcillo, *Olvido es lo que no hay*, 2014].

Exemples de quasi-correspondance entre Acacias 38 et « Sbarbi »

Dans ce groupe d'exemples, on va trouver des structures plus ou moins proches de celles du dictionnaire Sbarbi du point de vue des mots utilisés mais aussi du sens exprimé.

Nous allons commencer par évoquer des cas effectivement référencés dans les différents dictionnaires utilisés. Par exemple, « *Costar un potosí* »⁵⁰ [25] est présent dans le Sbarbi en tant que : « *Ser un Potosí. Se aplica a la casa muy acaudalada o al negocio que produce rentas pingües, con alusión a las ricas minas* »⁵¹. Dans cette expression métonymique le verbe d'existence « *ser* » sert à l'expression d'une caractéristique inhérente du sujet dont « *potosí* » est ici l'attribut. Ce verbe peut être remplacé par un verbe 'à sens plein' : « *costar* », variante qui apparaît dans la série étudiée et qui est à rattacher diasystématiquement avec d'autres modismes comportant le même verbe

⁴⁷ Où le « *torno* » veut dire 'le moulin', donc, 'Perico fait tourner le moulin' dans le sens d'insister lourdement.

⁴⁸ SBARBI, p. 229. 'Cela est dit lorsqu'on est déjà fatigué d'entendre une chose qui est répétée avec insistance'?

⁴⁹ Où « *endever* » et « *aonde* » sont des transcriptions graphiques de prononciations vulgaires. « *Endever* » est né du mélange de « *Hay que ver* » et « *Desde luego* » (vocatifs d'insistance équivalents de 'Dis-donc', 'Voyons'). « *Aonde* » est la transcription de « *A dónde* » ('(Vers) où'). L'emploi populaire de « *ende* » (dans « *endeluego* », « *endever* ») est une déformation métaplasmique (de métaplasme ou absorption d'un phonème) de « *desde* ». La forme populaire n'est pas rattachée à une évolution de la forme pronominal-adverbiale « *ende* » disparue au XV^e mais conservé aujourd'hui dans la locution « *por ende* ». Voir Joan COROMINAS, *Breve Diccionario Etimológico de la Lengua Castellana*, Madrid, Gredos, 1961, p. 232.

⁵⁰ SBARBI, p. 265. Du nom de la montagne/mine de la ville de Potosí au Pérou. Littéralement 'Coûter un Potosí' équivalente de 'Coûter une fortune ; Coûter les yeux de la tête'.

⁵¹ 'Être un Potosí. [L'expression] fait référence à la maison très fortunée ou bien à l'affaire qui produit des bénéfices abondants, avec une référence aux riches mines'.

comme, par exemple, « *costar un riñón* », « *costar un ojo de la cara* »⁵². On observe des exemples semblables dans le *CDH* (E & HE) avec 62 citations à partir de 1605, 43 d'entre elles avant 1903, avec des verbes tels que « *gastar, valer, ser, costar, pagar, convertir en* »⁵³.

« *Liar la de Dios es Cristo* »⁵⁴ [90] apparaît dans Sbarbi sous la forme : « *Vivir a lo de Dios es Cristo. Atenerse a la opinión de la mayoría. Recuerda las célebres disputas de los Bizantinos sobre si Dios es Cristo* »⁵⁵. On y observe un renforcement de l'idée de 'dispute' dans le verbe « *liar* » ou plutôt « *liarla* » (*DRAE* : « *Coloquial. Organizar, armar un lío o ponerse en una situación comprometida* »⁵⁶). L'exemple « *La de Dios es Cristo* » est cité 40 fois dans le *CDH* (E & HE) à partir de 1836, dont 14 citations au XIX^e siècle dont l'exemple de Galdós [*Torquemada y San Pedro*, 1895] : « [...] *que toda la economía se me subleva, y se arma dentro de mí la de Dios es Cristo* »⁵⁷. On observe que, comme dans l'exemple précédent, les verbes constituants de la structure peuvent varier, mais on ne trouve pas « *vivir* » ('vivre') : « *armar (majoritaire), formar, liar, tener* »⁵⁸ ». Par ailleurs, le *Corpes* (E & HE) cite également 9 exemples avec les verbes : « *armar, desatar, formar, liar* ». L'expression de Sbarbi est plus proche des textes religieux où apparaissent des expressions comme : « *Vivir la vida de Dios en Cristo* », « *La vida nueva de los hijos de Dios en Cristo* », « *Vivir la fe en Cristo* », « *Vivir el reino de Dios en Cristo* » (Google Books)⁵⁹.

Cependant, parmi tous les exemples trouvés pour cette analyse des quasi-correspondances, on trouve difficilement des citations dans le *CDH* et le *Corpes* pour un bon nombre d'entre eux. Par exemple, « *Hacerse el culo agualimón* »⁶⁰ [22], qui trouve

⁵² Littéralement 'Coûter un rein' et 'Coûter un œil du visage'. On trouve en français, par exemple, 'Coûter un bras ; Coûter les yeux de la tête'.

⁵³ 'Dépenser, valoir, être, coûter, payer, devenir'.

⁵⁴ SBARBI, p. 330. Dans le sens de 'Semer la pagaille', 'Faire du raffut' ou 'Tout mettre sens dessus dessous'.

⁵⁵ 'Vivre à la façon de Dieu est le Christ. Suivre l'opinion d'une majorité. [L'expression] rappelle les célèbres disputes des Byzantins pour savoir si Dieu est le Christ'.

⁵⁶ 'Familier. Organiser, former un fouillis ou se retrouver dans une situation compromettante'.

⁵⁷ '[...] que toute l'économie me dépasse et à l'intérieur de moi tout n'est que fouillis'.

⁵⁸ 'Préparer, déclencher, former, embrouiller'.

⁵⁹ 'Vivre la vie de Dieu dans le Christ', 'La vie nouvelle des enfants de Dieu dans le Christ', 'Vivre la foi dans le Christ', 'Vivre le royaume de Dieu dans le Christ'.

⁶⁰ SBARBI, p. 17. Littéralement 'Le cul devient de la limonade' dans le sens de 'Mourir d'envie'.

une quasi-correspondance dans Sbarbi avec « *Hacerse agua (o un agua) la boca* »⁶¹ dans le sens de ‘mourir d’envie’, n’est pas cité dans le *CDH* (on trouve cependant « *al recordar aquel calvario se le hacía el culo agua de litines* » [R. Ayerra, *La lucha inútil*, 1984] où « *hacerse el culo agua de litines* » est dit dans le sens de ‘avoir très peur’). Quant au *Corpes*, une citation (E) reprend l’expression de la série : « *en cuanto entre por esa puerta la voy a invitar a salir el domingo y se le va a hacer el culo agualimón* »⁶² [R. García, *El Internado*, 2007]. Par ailleurs, nous avons trouvé trois citations issues d’œuvres contemporaines sur Google Books avec l’expression « *Hacerse el culo agua de limón* » (1999, 2010, 2016), structure qui n’offre pas de résultats dans le *CDH* ni dans le *Corpes*. En revanche, l’expression « *Hacerse la boca agua* »⁶³ est citée 53 fois dans le *CDH* (E & HE) à partir de 1604 [G. González, *El Guión Onofre*: « [...] *sacó la otra mitad y la comenzó de juntar y leer, que dicen que se le hacía la boca agua; y no me espanto, que si aguardaba en ella algo de bueno [...]* »⁶⁴] et 36 fois dans le *Corpes* (E & HE) ce qui montre, à travers le temps, une plus grande fréquence d’emploi de « *Hacerse la boca agua* ».

Exemples de manque de correspondance entre Acacias 38 et « Sbarbi »

Le manque de correspondance de 38 structures nous invite à constater leur actualité en synchronie par rapport à l’époque représentée dans la série télévisée. Faute d’un corpus oral de l’époque, nous exposerons les résultats obtenus après avoir consulté les dictionnaires et avancerons quelques explications. Il était intéressant pour nous de nous interroger sur la régularité d’utilisation de ces structures afin de constater si certaines d’entre elles étaient trop contemporaines ou déjà désuètes pour l’époque recréée.

Attestation dans les documents écrits de l’époque

On trouve en premier lieu les structures qui sont effectivement présentes dans les documents écrits de l’entre-deux siècles. Par exemple, la locution verbale « *Pasarse de*

⁶¹ Quasi-équivalente de ‘Mettre l’eau à la bouche’.

⁶² ‘Dès qu’elle sera rentrée par cette porte je vais l’inviter à faire un tour dimanche et elle va mourir d’envie’.

⁶³ SBARBI, p. 17.

⁶⁴ ‘[...] Il sortit l’autre moitié et commença à l’unir [à l’autre moitié] et à la lire, on dit qu’il mourait d’envie, et cela ne me surprend pas car il attendait une bonne nouvelle’.

la raya » [3], équivalent de ‘Dépasser les limites’, paraît trop contemporaine et semble appartenir à un registre populaire pour un téléspectateur du XXI^e siècle⁶⁵. Cependant, nous trouvons 58 références (verbe à l’infinitif et conjugué) dans le *CDH* (E & HE). Grâce à l’étude diachronique, on constate que les premières références datent du début du XVII^e siècle (1605) où le verbe « *pasar(se)* » peut être remplacé par « *salir* »⁶⁶. Si le sens premier de « *pasar(se) de la raya* » était associé à la thématique guerrière (où « *la raya* » voulait dire ‘la ligne du front de bataille’), l’expression devient imagée et fait référence, dans le domaine religieux, au fait de sortir du droit chemin et, plus généralement, dans le domaine des actions humaines, au fait d’avoir un comportement hors des conventions sociales établies⁶⁷. Dans ce sens, on lit, par exemple, dans *Días geniales o lúdicos* [Rodrigo Caro, 1626] : « *No sabe parar si corre, aunque quieras refrenarlo y ha de pasar de la raya del deleite arrebatado* »⁶⁸. Ensuite, bien qu’on ne retrouve plus de références entre 1737 et 1828, l’expression est bel et bien utilisée entre 1828 et 1906, comme dans l’exemple de Vital Fité [*Las desdichas de la patria*, 1899] : « [...] *que anoche pasaron de la raya así la incuria de sus agentes, como las licencias de lenguaje y la descompostura* », où il est question des écarts de langage et de comportement⁶⁹.

Une autre expression attestée à l’époque recréée à la télévision et aujourd’hui est « *Dejarse de melindres* »⁷⁰ » [71] (expression qui est utilisée aujourd’hui en corrélation avec « *[no] andar(se) con melindres* »⁷¹ », « *hablar con melindre* »⁷² » et « *hacer*

⁶⁵ Même si dans le *Corpes*, l’expression n’est citée que 14 fois, des exemples contemporains ont été trouvés sur Internet et Google Books. L’expression apparaît, par exemple, référencée dans Luis LUQUE TORO, *Manual práctico de usos de la fraseología española actual*, Madrid, Verbum, 2012, p. 102. Par ailleurs, même si « *pasarse de la raya* » est une locution attestée dans le *DRAE*, on peut se demander si le degré de figement était moindre en diachronie, d’où les collocatifs verbaux de « *de la raya* » dont il est question dans l’analyse proposée.

⁶⁶ Nous avons trouvé un exemple de 1872 (Argentine) où le verbe utilisé est « *recluir* » (‘reculer’, ‘revenir en arrière’).

⁶⁷ Cette « *raya* » ou limite fait également référence à une séparation territoriale et toute autre division décidée par la juridiction (*Dic. Aut.*, 1737). À la même époque et dans une autre entrée du *DA*, on constate que le mot « *raya* » est compris en tant que limite de quelque chose ‘dans le domaine physique et moral’ ce qui est à mettre en lien avec les exemples cités dans l’analyse proposée.

⁶⁸ ‘Il ne sait pas s’arrêter lorsqu’il court et bien que tu veuilles le retenir, il va dépasser les limites du plaisir impétueux’.

⁶⁹ ‘[...] Cette nuit, la négligence des agents a dépassé les limites, tout comme la incorrection de leur manière de parler et leur manque de bonnes manières’. Ou dans l’exemple de Galdós [*La vuelta al mundo en la Numancia*, 1906] : « *Esto amigo Ansúrez, pasa de la raya* [...] ».

⁷⁰ Littéralement ‘Arrêter les minauderies’.

⁷¹ Équivalente de ‘Faire des manières’.

⁷² Littéralement ‘Parler avec des manières’. Exemple cité, par exemple, par Julio Cejador y Frauca dans *Fraseología o estilística castellana*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1924.

melindres » et sa variante « *Dejarse de zarandajas* »⁷³ » [72], tout aussi exclue du Sbarbi mais bien référencée à l'époque)⁷⁴. On trouve différentes références au mot « *melindre* » dans son sens propre (spécialité sucrée à l'aspect délicat) et dans son sens figuré inspiré sans doute par le sens premier par exemple dans le *Dic. Aut.* (1734) : « *Se llama también la afectada y demasiada delicadeza, en las acciones o el modo* »⁷⁵. Dans le *CDH*, on trouve 733 références sur 429 documents différents (E & HE) de « *melindre(s)* » dont 25 références avec « *de melindres* » dans son sens figuré (13 d'entre elles entre 1828 et 1908). Très tôt « *guardarse de melindres* » est associé à l'attitude et aux manières comme, par exemple, en 1570 [Fray Diego de Estella, *Modo de predicar y modus concionandi*] : « *Y mucho más se guarde de melindres en el tono de pronunciación, porque esto notablemente descontenta y cansa [...]* »⁷⁶. De même, Galdós utilise l'expression de manière redondante [*La estafeta romántica*, 1899] : « *No hagas tonterías, Fernando, déjate de melindres y repulgos [...]* »⁷⁷.

Un autre exemple intéressant est celui de « *Estirar la pata*⁷⁸ » [46], locution verbale selon le *DRAE*, qui peut faire penser à une expression trop contemporaine mais qui est bel et bien référencée dans le *CDH* à partir de 1800 (21 références E & HE) et est utilisée par Galdós [*El caballero encantado*, 1909] : « [...] *ya tiene derecho a estirar la pata y dormir la mona eterna* »⁷⁹. La mort, évoquée de façon métonymique et vulgaire par « *Estirar la pata* », trouve une grande quantité de variantes dans le diasystème péninsulaire et américain afin de la nommer mais sans utiliser le mot funeste : « *irse al otro mundo ; irse al otro barrio ; entregar la pelleja ; salir con los pies por/para delante ;*

⁷³ Citée par le *Dic. Aut.* (1739) et avec 208 références dans le *CDH* (E & HE) entre 1585 et 2002, dont 56 références entre 1806 et 1912 (dont 13 de Galdós comme dans l'exemple redondant [*Cánovas*, 1912] : « [...] *el horno político de España no estaba para bollos autonómicos ni otras zarandajas* ». La traduction de « *zarandajas* » est 'babioles'.

⁷⁴ Dans le *Nouveau dictionnaire de Sobrino : Français, Espagnol et Latin* (1775), on trouve l'entrée « Minauder : Melindrear, hacer melindres » tout comme « Minauderie : *Melindre* » et « Minaudier : *melindrero o melindroso* ». Dans le *Diccionario Francés & Español* de Núñez Taboada (1840), c'est le verbe « Épinocher » qui est traduit par « *Denguear, hacer melindres para comer desmenuzando la comida* ».

⁷⁵ 'On appelle ainsi la manière affectée et délicatesse excessive dans les actions ou dans les manières'.

⁷⁶ 'Et qu'il se garde de l'excès de manières dans la tonalité des prononciations car ceci déplaît et fatigue'. De ce fait, « *melindres* » apparaît coordonné dans les exemples avec « *niñerías, quejas, pamplinas, boberías, nervios, escrupulos, alabanzas, etc.* » ['gamineries, plaintes, fadaises, sottises, énervements, scrupules, louanges, etc.'].
⁷⁷ 'Ne fais pas de bêtises Fernando, arrête tes fadaises et tes manières'.

⁷⁸ Littéralement 'Étirer la patte', équivalent de 'Passer l'arme à gauche'.

⁷⁹ Où « *Dormir la mona* » est une expression qui peut se traduire par 'Cuver son vin'.

irse a criar malvas ; colgar los guayos (Colombie) ; *colgar los tenis* (Mexique) ; *estar fiambre ; ponerse el traje de madera ; etc.*⁸⁰ ».

Un exemple d'adaptation phonétique est celui de « *Ser un panoli*⁸¹ » [79], du valencien « *pa en oli* » (« *pan con aceite* », 'du pain avec de l'huile') selon le *DRAE*⁸². On trouve 15 références dans le *CDH* dont les verbes peuvent varier (« *ser ; hacer ; ir de* » ou bien « *tener cara de panoli*⁸³ ») comme dans l'exemple de Galdós [*Fortunata y Jacinta*, 1885] : « *Yo le digo que no sea panoli y que tenga genio [...]* »⁸⁴. Les références dans les *Corpes* (23, avec les mêmes verbes qu'en *CDH* en plus de « *parecer* », 'paraître') nous montrent que cette expression est couramment utilisée aujourd'hui au point que l'adjectif est substantivé dans « *el/la panoli* » ('l'idiot').

Attestations et croisements

Mis à part ce type d'exemples dont l'utilisation est attestée en diachronie, d'autres exemples ont attiré notre attention en raison des références trouvées⁸⁵.

Parmi ces exemples on trouve des croisements d'expressions (involontaires ?) comme dans « *Pegar a la hebra* »⁸⁶ [10]. Cette expression a emprunté, dans la série télévisée, la préposition « *a* » à l'expression idiomatique « *darle a la húmeda* » [2]. Toutes les deux font référence à l'acte de trop parler où « *la hebra* » ('le fil') et la « *la húmeda* » ('la langue') font référence à la langue par effet de métaphore et de métonymie respectivement. « *Pegar la hebra* » est une expression bien référencée pour l'espagnol péninsulaire à partir de 1872 (20 références dans le *CDH*, dont 8 avant 1903) comme, par exemple, dans les œuvres de Galdós [*Fortunata y Jacinta*, 1885 : « *Según ha dicho el*

⁸⁰ Nous trouvons nombreux exemples en français : 'Manger les pissenlits par la racine', 'Faire le dernier voyage', 'Passer de vie à trépas', 'Sortir les pieds devant', 'Être six pieds sous terre', 'Casser sa pipe', 'Avaler sa chique', etc. Et quelques verbes : 'Clamser', 'Claquer', 'Caner', 'Calancher', etc.

⁸¹ Que l'on peut traduire par 'Être un idiot, un niais'.

⁸² Dans le diasystème catalan l'expression culinaire est « *pa amb oli* » ou « *pamboli* » (après lexicalisation). La recette est en réalité une spécialité majorquine.

⁸³ Littéralement 'Avoir un visage d'idiot'.

⁸⁴ 'Je lui dis de ne pas être un idiot et de faire preuve de caractère'.

⁸⁵ Ces croisements sont des exemples de déviations phraséologiques dont l'origine est un manque d'attention ou bien une 'contamination' de plusieurs unités phraséologiques (Florentina Mena Martínez, « Modificaciones fraseológicas y tipología textual: los textos publicitarios », *Paremia*, 12, 2003a, p. 97-106 ; « En torno al concepto de desautomatización fraseológica: aspectos básicos », *Tono digital: Revista electrónica de estudios filológicos*, 5, 2003b, en ligne: [<https://digitum.um.es/xmlui/handle/10201/50794>], consulté le 27/01/22).

⁸⁶ Littéralement « *pegar* » : 'frapper, utiliser' et « *hebra* » : 'fil'. « *Darle a la húmeda* » : 'Utiliser l'humide'.

médico –indicó la Delfina decidida a pegar la hebra-, la pobre Mauricia no saldrá de esta »⁸⁷]. Aucune référence n'est faite pendant près de 50 ans (de 1903 à 1950) puis elle réapparaît, de nos jours, associée à l'espagnol « *castizo* » (12 références dans le *CDH* à partir de 1950 et 10 références dans le *Corpes* dont aucune référence en dehors de l'Espagne)⁸⁸. De son côté, « *Darle a la húmeda* » n'apparaît dans le corpus qu'en 1985 dans un texte volontairement familier. Cette expression est également associée par les locuteurs à l'espagnol « *castizo* ».

Un deuxième croisement s'est produit dans l'expression « *A capa y marea* »⁸⁹ [24] dont l'origine se trouve dans les locutions verbale et adverbiale « *Defender a capa y espada* » et « *Contra viento y marea* »⁹⁰. Pour ce qui est de « *A capa y espada* », le sens propre (la lutte courageuse des guerriers) évolue depuis le XVI^e siècle vers un sens figuré qui garde néanmoins l'idée de courage dans la défense de ses idées⁹¹. De cette manière, on trouve dans P. de Espinosa [*Poesías*, 1590] : « [...] y así, a capa y espada peleáis como un león » ou bien dans F. de Luque [*Fiel desengaño contra la ociosidad*, 1603] : « [...] defendiéndoos a capa y espada en los sucesos de su latrocinio »⁹². Nous avons référencé 12 exemples dans le *CDH* (E & HE) entre 1852 et 1905 et 57 exemples entre 1905 et 1999⁹³ ; ce qui montre une utilisation courante et dilatée dans le temps. De son côté, « *Contra viento y marea* », qui n'est pas cité dans le *Dic. Aut.*, obtient 211 références (E & HE) dans le *CDH* à partir de 1725. La locution devient très productive dans les années 1980 et, tout particulièrement, dans les années 1990⁹⁴.

Problèmes de datation : de la référence attestée à l'imaginaire contemporain

Les références à la réalité de l'époque peuvent aussi être une source de difficulté dans la datation lexicographique. Nous citerons, par exemple, l'expression « *Ser un*

⁸⁷ 'Selon ce que le médecin a dit – indiqua Delphine disposée à tailler une bavette – la pauvre Mauricette ne s'en sortira pas'.

⁸⁸ On trouve des exemples contemporains comme dans l'exemple d'Elvira Lindo [*Una palabra tuya*, 2005] : « *Morsa es capaz de pegar la hebra con cualquiera y agotar el tema más estúpido* ».

⁸⁹ Littéralement 'À cape et marée'.

⁹⁰ SBARBI, p. 176. Équivalentes de 'Défendre bec et ongles' et 'Contre vents et marées'.

⁹¹ Les exemples au sens propre vont prendre un nouvel élan grâce aux comédies de cape et d'épée et ceci jusqu'à la fin du XVIII^e.

⁹² '[...] et de cette manière, à cape et épée, vous luttez comme un lion' et '[...] en vous défendant à cape et épée contre les faits du pillage'.

⁹³ 20 références (E & HE) dans le *Corpes* dont 1 exemple avec « *pelear a capa y espada* ».

⁹⁴ 216 références dans le *Corpes* (E & HE).

sacamantecas »⁹⁵ [55] qui est citée 23 fois dans le *CDH* (Espagne) à partir de 1911 comme dans cet exemple de 1926 [R. Pérez de Ayala, *Tigre Juan*] : « [...] y *acabaría por morirse de miedo ; como si usted fuera enterrador, verdugo o sacamantecas* »⁹⁶. Cette expression qualifiée de populaire par le *DRAE* est à mettre en lien avec les événements produits en Espagne à la fin du XIX^e siècle qui ont popularisée le personnage terrifiant du Sacamantecas⁹⁷. En effet, la référence à l'actualité est faite en 1881 par Ricardo Becerro de Bengoa dans *El Sacamantecas : su retrato y sus crímenes* et par José María Esquerdo dans *Locos que no lo parecen : Garayo el Sacamantecas* à propos des crimes perpétrés par Juan Díaz, alias Garayo, assassin de femmes exécuté en 1881. Il arrive de même avec un crime postérieur, celui d'un enfant en 1910 dont le sang devait servir à soigner un malade. Alors, l'expression « *Ser un sacamantecas* », utilisée par extension pour faire référence à tout homme qui inspire de la terreur, put devenir populaire dans le contexte de l'actualité de l'époque.

Une deuxième référence à la réalité mais dont la lexicalisation serait difficile à dater est celle de « *Parecer la pensión del peine* »⁹⁸ [81]. Cette expression est bien ancrée dans le parler « *castizo* » de Madrid depuis qu'en 1610 fut fondé le plus ancien hôtel de l'Espagne, La Posada del Peine, nommé « *del peine* » car le prêt du peigne était compris dans le prix de la chambre. Cet endroit, situé près du Palais Royal, fut un lieu de passage très réputé au XIX^e siècle, d'où le sens figuré de l'expression qui sert à parler d'un endroit où l'affluence de gens est très importante. Malgré ces références à l'actualité de l'époque, nous n'avons pas trouvé d'exemple avec « *pensión del peine* » dans le *CDH* ni dans le *Corpes*. Les entrées trouvées avec « *posada del peine* » (3 au *CDH*) sont quant à elles trop récentes (à partir de 1979) comme dans l'exemple suivant [*ABC*, 1986] : « *Estos tíos nos meten en la modernidad de la alpargata, el hospital de caridad, la sopa boba del convento y la posada del Peine* »⁹⁹. Par ailleurs, en 1903, Galdós utilise l'expression au

⁹⁵ Littéralement 'Être un coupe-graisse' équivalente du 'Père Fouettard'.

⁹⁶ '[...]' et il finirait par mourir de peur, comme si vous étiez enterreur, bourreau ou père fouettard'.

⁹⁷ Gerardo Fernández Juárez référence la présence folklorique du Sacamantecas dans des différentes régions de l'Espagne ainsi que les noms qui lui sont attribués : « *greixet, l'home de la Sangueta, hombre del saco, mantequero, sacaúntos, tío del sebo, probe l'untu, cortasebos, sacines, sacauntos, sacasebos, etc.* » (*Kharisiris en acción : cuerpo, persona y modelos médicos en el altiplano de Bolivia*, La Paz, Cipca, 2008, p. 16).

⁹⁸ Littéralement 'Auberge du peigne' dans le sens de 'Lieu de beaucoup de passages'.

⁹⁹ 'Ces mecs nous font entrer dans la modernité de l'espadrille, l'hôpital de la charité, la soupe des couvents et l'Auberge du Peigne'.

sens littéral et non pas au sens figuré [*La revolución de Julio*] : « [...] fui detenido por un grupo de revolucionarios ardientes, que me encerraron en la Posada del Peine »¹⁰⁰.

Un autre problème de datation peut être en lien avec l'expression « *Estar colado por los huesos de alguien* » [17] dont la variante « *Beber los vientos por alguien* » [28] est bien référencée dans Sbarbi (p. 454) et dans le *CDH* (32 références E & HE dont 4 exemples de Galdós)¹⁰¹. L'expression et sa variante écourtée « *Estar colado/a por alguien* » semblent trop récentes pour la fin du XIX^e siècle car les exemples du *CDH* ne concernent que cette variante et apparaissent à partir de 1982 [F. Fernán Gómez, *Las bicicletas son para el verano* : « ¿ Pero es que tú estabas colado por Manolita ? »¹⁰²]. Les exemples contemporains sont plus nombreux, tout particulièrement sur Google Books [M. del Amo, *Confidencias con Simón* : « [...] él está colado hasta los huesos por ella. Y ya tiene que estar colado por sus huesos »¹⁰³].

Le cas de « *Mandar al garete* » [73] peut aussi poser un problème de datation¹⁰⁴. Bien que le *DRAE* fasse référence à la locution verbale populaire « *Irse algo al garete* », « *al garete* », locution adverbiale, voulait dire littéralement 'à la dérive'. Les références de « *al garete* » sont très nombreuses dans son sens figuré et dans son sens propre tout comme les variantes. On trouve 99 références dans les *CDH* (E & HE) avec des variantes telles que : « *ir al garete* » (44 références), « *andar al garete* », « *marchar al garete* », « *abandonar al garete* », « *mandar al garete* »¹⁰⁵ (2 références, 1990 et 1995) et la structure « nom + *al garete* » (« [...] *numerosos liberales al garete que esperaban [...]* »¹⁰⁶)¹⁰⁷. Précisons que la locution « (*ir, andar, marchar*) *al garete* » est utilisée majoritairement au sens propre jusqu'aux années 1960. Par exemple, « *ir al garete* » (un

¹⁰⁰ 'Je fus arrêté par un groupe de révolutionnaires ardents qui m'enfermèrent dans l'Auberge du Peigne'.

¹⁰¹ Ces deux expressions sont considérées comme des variantes synonymiques dans le *Diccionario Akal del español coloquial*, Madrid, Akal, 2000, p. 98. Littéralement « *Estar colado por los huesos* » peut être traduit par 'Tomber amoureux des os' et « *Beber los vientos* » 'Boire les vents' alors que les expressions équivalentes seraient 'Être fou amoureux', 'Tomber amoureux', 'Avoir le béguin', etc.

¹⁰² 'Mais, est-ce que tu étais fou amoureux de Manolita ?'.

¹⁰³ 'Il est fou amoureux d'elle. Et il doit bien avoir le béguin'.

¹⁰⁴ Le verbe « *mandar* » est très productif dans les expressions populaires du type « *mandar a la porra, a la mierda, a tomar vientos, a hacer puñetas, etc.* ». « *Mandar al garete* » peut être l'équivalent de : 'Envoyer sur les roses'.

¹⁰⁵ 'Aller, marcher, abandonner, envoyer à la dérive'.

¹⁰⁶ '[...] des nombreux libéraux à la dérive qui attendaient [...]'].

¹⁰⁷ 164 références dans le *Corpes* avec une majorité d'exemples au sens figuré mais aucune référence de « *mandar al garete* ».

navire à la dérive) est attesté dans le *Diccionario marítimo español* de 1831 ainsi que dans le *Refranero del mar* (1944) ou dans le *Diccionario militar : aeronáutico, naval y terrestre* (1963).

Les exemples les plus complexes quant à leur datation sont ceux construits à partir de la structure comparative « *más* + nom/adjectif + *que*¹⁰⁸ ». Il s'agit d'une structure comparative de supériorité extrêmement productive en espagnol contemporain et qui a donné des expressions plus ou moins lexicalisées, plus ou moins figées dans le temps. Il est difficile d'étudier la trace de certaines expressions comparatives car elles peuvent rapidement évoluer. César Oudin consacra à ce propos une partie de sa *Grammaire espagnole, expliquée en françois [Augmentée en ceste 3. ed.]* (1660) intitulée « Des comparaisons propres à la langue espagnole » où il dit :

Il ne faut pas oublier à dire, que cette langue il s'use assez souvent de comparaisons, et en plusieurs manières, à savoir en démontrant, interrogeant, affirmant et déniaut, dont je mettrai une quantité d'exemples, tirés de la plupart de la Grammaire du Sieur Miranda, auquel j'ajouterai le françois¹⁰⁹.

Parmi les expressions comparatives figées de la série, on trouve « *Ser más agarrado que un chotis* »¹¹⁰ [35] référencée dans le *DRAE* en tant que locution verbale populaire dans le sens de 'être pingre'. L'origine du mot « *chotis* » peut certainement dater du 3 novembre 1850, jour où la danse allemande 'schottisch', une polka, fut présentée au Palais Royal de Madrid¹¹¹. Cette danse, très vite devenue populaire, se danse encore aujourd'hui très serré la femme pivotant autour de l'homme. Aucune référence est à noter à l'époque étudiée, y compris dans l'œuvre « *castiza* » de Galdós, ce qui laisse supposer que 'être radin, près de ses sous' est une dérivation postérieure et plus contemporaine en

¹⁰⁸ 'Plus + adj./nom + que'. Rappelons ici les travaux de Mario García-Page sur la structure comparative stéréotypée (« Más sobre la comparativa fraseológica en español », *Lea*, XVIII/1, 1996, p. 49-77 ; « La comparativa de intensidad: la función del estereotipo », *Verba*, 35, 2008, p. 143-178 ; « Aspects sémantiques de la comparative proverbiale du type *fuerte como un toro* », in *Le figement linguistique: la parole entrevue*, Jean-Claude Anscombre & Salah Mejri (dirs.), Paris, Champion Éditeur, 2011, p. 127-141).

¹⁰⁹ Transcription du texte d'Oudin (p. 200-201) avec certaines adaptations graphiques. César Oudin donne quelques exemples traduits en français tels que (p. 201) : « *Es más blanco que la nieve ; más negro que la pez ; más pegajoso que la levadura ; más dulce que la miel ; más duro que una piedra ; etc.* » ['Il est plus blanc que la neige ; plus noir que la poix ; plus collant que la levure ; plus sucré que le miel ; plus dur qu'une pierre, etc.'].
¹¹⁰ Littéralement 'Plus serré que la polka schottisch'.

¹¹¹ « *Chotis* » est une adaptation phonétique et graphique du mot étranger.

gardant l'image de « *agarrar* » = 'serrer' et de la danse. Par exemple, on ne trouve qu'une seule référence dans le *CDH* datant de 1983 [A. Pombo, *El héroe de las Mansardas de Mansard* : « *Miss Hart tenía una fama de ahorrativa en la cocina. Más agarrada que un chotis* »¹¹²].

D'autres expressions avec « *más + adjectif + que* » sont à mi-chemin dans leur fixation comme c'est le cas de « *Ser más duro que mi rostro* »¹¹³ [36]. On ne trouve aucun exemple dans le *CDH* ni dans le *Corpes* pour l'expression utilisée dans la série. Cependant, la première partie de la comparaison, « *más duro que* », est référencée 246 fois dans le *CDH* à partir de 1240 avec une variété très importante de noms dans la deuxième partie de la comparaison ; ce qui montre la grande productivité de ce type d'expressions comparatives et la difficulté à les fixer dans le temps¹¹⁴. On trouve, par exemple (E & HE) : « + *un majo, una piedra, fierro, acero, diamante, plomo, peña, las palabras, nervio, infierno, yunques, mármol, plata, los metales, peñasco, roca, suelo, bronces, oro, canto, la muerte, el bejuco, su figura, un perno, el granito, el yugo, el ancla, la pata de un santo*¹¹⁵, *mollar, mi costilla*, etc. ». Précisons néanmoins que, jusqu'à aujourd'hui, « *más duro que una piedra* » reste l'expression la plus courante et apparaît déjà citée par Ambrosio de Salazar dans *Espexo general de la gramatica en dialogos, para saber la natural y perfecta pronunciacion de la lengua castellana* (1636)¹¹⁶.

D'autres expressions comparatives posent de nombreux problèmes de datation. Par exemple, « *Ser más pesado que un gorrino en brazos* »¹¹⁷ [48] n'est pas référencée dans le *CDH* ni dans le *Corpes* mais « *más pesado que* » apparaît effectivement citée à partir de 1882 (*CDH*), par exemple : « *Es usted más pesado que el chocolate de los jesuitas* »¹¹⁸

¹¹² 'Miss Hart était célèbre car économe dans la cuisine. Elle était vraiment pingre'.

¹¹³ Littéralement 'Plus dur que mon visage'. On lit dans la Bible : « *Y son hijos de rostro duro y de corazón indomable* » (Ezéchiel II, 4) ['Et ce sont des enfants au visage dur et au cœur indomptable'].

¹¹⁴ M. GARCÍA-PAGE, *op. cit.*, 2008, p. 144, nous rappelle que ces structures comparatives stéréotypées sont 'probablement le type d'énoncé élatif le plus caractéristique de l'espagnol (et aussi d'autres langues, comme l'anglais) ; l'intensification est, précisément, sa fonction primaire, qui prévaut sur la communicative ou référentielle. Comme c'est le cas de nombreuses unités phraséologiques nominales [...] il s'agit d'une formule compressée du savoir encyclopédique, qui synthétise une partie de l'histoire d'un peuple ou d'une communauté, devenue ainsi un argument d'autorité ; une formule, par ailleurs, non pas autonome ni isolée, mais associée, à la fois, avec d'autres expressions issues du tissu culturel d'un peuple ; d'où son extraordinaire force argumentative [...]'.
¹¹⁵ Dans Galdós.

¹¹⁵ Dans Galdós.

¹¹⁶ Où, à la page 483, il traduit l'expression en français : « il est plus dur que pierre ».

¹¹⁷ Littéralement 'Être plus lourd qu'un cochon sur les bras'.

¹¹⁸ 'Vous êtes plus lourd que le chocolat des jésuites'.

[R. Palma, *Tradiciones peruanas*, 1883] et, un siècle plus tard, « *Qué coñazo tío. Es más pesado que un burro en brazos* »¹¹⁹ [J. Feo, *Aquellos años*, 1993]. Les comparaisons superlatives du type « *más pesado que el plomo*¹²⁰, *una vaca*¹²¹, *un burro*, *un gorrino*¹²² », avec l'ajout hyperbolique « *en brazos* » ('sur les bras') dans le cas des animaux, semblent être fixées dans la langue d'aujourd'hui.

Quant à « *Tener más peligro que un gato con cuchillo* »¹²³ [12], variante de « *Es más peligroso que + nom* »¹²⁴, l'expression n'est pas référencée dans le *CDH* ni dans le *Corpes*, mais l'espagnol contemporain offre un éventail de variantes très riche. A partir de « *más peligro que* », on trouve deux exemples dans le *CDH* : « [...] *más peligro que el arañazo de una piedra* »¹²⁵ [D.M. Loynaz, *Jardín*, 1935, Cuba] et « *Un padre tonto tiene más peligro que un miura* »¹²⁶ [ABC, 1989]; et deux autres exemples dans le *Corpes* : « *Tienes más peligro que un saco de bombas en manos de un integrista [...]* » et « *Tú tienes más peligro que el Ejército Ruso saqueando una ciudad* »¹²⁷ [E. Surí, *El instrumento de changó*, 2004, Cuba]. Les variantes trouvées sur Internet sont nombreuses et, même si certaines sont stables, d'autres montrent que les références à des savoirs socioculturels contemporains nationaux ou bien régionaux apportent des modifications peu stables¹²⁸. Dans le premier groupe, nous trouvons, par exemple, « *tener/ser más*

¹¹⁹ 'Fais chier mon pote. Il est plus lourd qu'un âne sur les bras'.

¹²⁰ SBARBI, p. 252, donne aussi la version ironique de l'expression : « *Ser más ligero que un plomo* » ['Être plus léger que le plomb'].

¹²¹ 'Une vache'. Dans la *Revista Española de Lingüística* (F. RODRÍGUEZ GONZÁLEZ, « Apuntes sobre lexicografía hispanoamericana. A propósito del Nuevo diccionario de americanismos », 1995, p. 178) on lit : « *También son muy castizos dos modismos, 'mandar a freír churros', sinónimo de 'mandar a freír espárragos'* [78, littéralement : 'envoyer faire frire des churros' et 'envoyer faire frire des asperges'], 'monas', etc.; y '*más pesado que una vaca en brazos*' [littéralement : 'plus lourd qu'une vache sur les bras], con una pequeña variación sobre el argentino '*más pesado que una vaca en brazo*', pero que por su semejanza podría omitirse, o al menos mencionarse ».

¹²² Cité, par exemple, dans « Vocabulaire de la fête dans la langue orale : traduction français-espagnol » (P. MORROGÓN HUERTA & A. SIERRA SORIANO, in E. Real & D. JIMÉNEZ et alii (éds.) *Écrire, traduire et représenter la fête*, Universitat de València, 2010, p. 711-722).

¹²³ Littéralement 'Être plus dangereux qu'un chat avec un couteau'.

¹²⁴ 'Être plus dangereux que + nom'.

¹²⁵ '[...] plus dangereux que l'égratignure d'une pierre'.

¹²⁶ Littéralement : 'Un père idiot est plus dangereux qu'un taureau'.

¹²⁷ 'Tu as plus de danger qu'un sac [rempli] de bombes entre les mains d'un intégriste' et 'Tu es plus dangereux que l'Armée Ruse mettant à sac une ville'.

¹²⁸ Le ton est principalement moqueur et avec une forte tendance à la vulgarité.

*peligro/peligroso que un mono con (una) navaja*¹²⁹; *un mono con dos pistolas*; *un elefante en una cacharrería*¹³⁰; *un tiro en un oído*; *una piraña en un bidet* ; *un barbero con hipo*¹³¹; etc. ». Parmi les inventions populaires plus ou moins éphémères, on trouve, par exemple: « *tener más peligro que McGuiver en una ferretería*; *Eduardo manostijeras poniéndose un supositorio* ; *Butragueño en el área* ; *un Gremling en el Aquapark* ; *Golum en una joyería* ; *un irakí en un avión* ; *el rey en el zoo* ; etc.¹³²».

Dans la série télévisée, on remarque d'autres comparaisons difficilement datables comme « *Ser más de campo que una yunta de bueyes* »¹³³ [69], absente du *CDH* et du *Corpes*, qui trouve une variante attestée dans le *Corpes* : « *Ser más de campo/pueblo que las amapolas* »¹³⁴. En revanche, « *poder/tirar/halar más que una yunta de bueyes* » a un sens différent en espagnol d'Amérique (3 références dans le *CDH* et 5 dans le *Corpes*) où le sens est celui de 'convaincre' et 'attirer sexuellement'¹³⁵ comme dans l'exemple : « [...] *dicen que un pelo de 'allá abajo' puede más que una yunta de bueyes* »¹³⁶ [G. Bouzas, *Rescatate*, 2005, Uruguay].

Il arrive de même avec « *Ser más simple que el asa de un cubo* »¹³⁷ [76], sans référence dans le *CDH* ni dans le *Corpes*, mais présente sur Internet et mise en relation avec des expressions telles que « *Ser más simple que el mecanismo de un botijo* » (*Corpes*, 2007) et sa variante « *Ser más simple que el mecanismo de un chupete* »¹³⁸ (*Corpes*, 2004 et 2006).

¹²⁹ Et sa variante « *Tener más peligro que un mono en un garaje* » [‘Être plus dangereux qu’un singe dans un garage’] qui est une dérivation de « *Estar más perdido que un mono en un garaje* » [‘Être plus perdu qu’un singe dans un garage’].

¹³⁰ Variante de l’expression « *Entrar como un elefante en una cacharrería* ». Équivalente de ‘Errant comme un éléphant dans un magasin de porcelaine’.

¹³¹ Littéralement : ‘Un coup de fusil dans l’oreille’, ‘Un piranha dans un bidet’, ‘Un barbier avec le hoquet’.

¹³² Voir : [<http://chistechistes.blogspot.com/2010/04/chistes-de-es-mas-peligroso-que-es-mas.html>] ou [<https://finaldechiste.com/48/tenes-mas-peligro-que/>]. Ce sont des exemples qui montrent comment l’expression comparative stéréotypée devient désautomatisée (F. MENA MARTÍNEZ, *op. cit.*, 2003b) par la créativité des locuteurs car elle est intimement liée en synchronie au ‘tissu culturel du peuple’ (reprenant l’expression de M. GARCÍA-PAGE, *op. cit.*, 2008, p. 144).

¹³³ Littéralement ‘Être plus rustique qu’un attelage de bœufs’.

¹³⁴ Littéralement ‘Être plus rustique que les coquelicots’.

¹³⁵ Dans le sens de l’expression péninsulaire : « *Tiran más dos tetas que dos carretas* ».

¹³⁶ ‘On dit qu’un poil d’‘en bas’ attire vachement’.

¹³⁷ Littéralement ‘Être plus simple que l’anse d’un seau’.

¹³⁸ Littéralement ‘Être plus simple que le mécanisme d’une cruche’ et ‘Être plus simple que le mécanisme d’une tétine’.

Tout comme « *Ser más rara que un calcetín verde* » [57] qui est une variante de « *Ser más raro que un perro verde* »¹³⁹ référencée dans le *CDH* à partir de 1987 et dans le *Corpes* (9 fois) ce qui semble être une preuve d'un usage trop contemporain.

Grâce à l'étude de ces quelques expressions, nous pouvons parler de la forte présence dans la série télévisée de structures plus ou moins lexicalisées qui, faute d'une correspondance avec les documents d'époque, nous feraient penser à un usage plutôt anachronique par rapport à l'état de langue représentée dans la série. Cependant, force est de constater, qu'il est difficile de côtoyer l'oralité souhaitée par les scénaristes de la série et la réalité phraséologique à une époque donnée faute d'un corpus oral.

En guise de conclusion

La série télévisée *Acacias 38* recrée à l'écran un microcosme urbain d'une rue espagnole de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles où la bourgeoisie et ses domestiques cohabitent et dialoguent sans cesse. L'étude des dialogues de la série nous a permis de montrer dans cet article comment les scénaristes ont essayé de faire croire au téléspectateur contemporain que l'espagnol qu'il entend est celui de l'époque donnée à voir. Nous avons décliné l'étude de cet état de langue de l'entre-deux siècles en deux parties.

Nous avons d'abord démontré comment, sous l'inspiration de la littérature réaliste propre à la fin du XIX^e siècle espagnol, le rang social des personnages détermine la manière dont ils s'expriment en public. Si l'espagnol soutenu appartient aux personnages aristocrates et bourgeois, le registre populaire, le sociolecte rural et les vulgarismes touchent les domestiques et d'autres personnages du peuple. Cependant, les relations de pouvoir sont très complexes, comme dans tout feuilleton télévisé, et l'usage de la langue en devient tout aussi complexe, effaçant les limites ruralité-ville, les limites riches-employés, et remettant en question certaines réalités diatopiques et sociolectales au niveau phonétique, morphosyntaxique et lexical.

Dans ce sens, nous avons établi dans la deuxième partie de cette étude, comment les formes phraséologiques, expressions idiomatiques et autres expressions à différents degrés de lexicalisation, viennent non seulement renforcer l'idée que se fait le

¹³⁹ Littéralement 'Être plus bizarre qu'une chaussette verte' et 'Être plus bizarre qu'un chien vert'.

scénariste/téléspectateur d'un état de langue de l'époque mis en scène mais également susciter des questionnements à propos de la synchronie et l'anachronie des expressions formulées.

Cependant, malgré le manque de correspondances trouvées et malgré les doutes émis dans cet article, le succès de la série télévisée indique que le pacte de lecture établi avec le télésectateur a plus de poids que tout questionnement linguistique aussi fondé soit-il.

Corpus

Acacias 38, ép. 1, 500, 540, 550, 560, 570, 592, 593, 610, 630, 640. En ligne (gratuit, sous-titres disponibles) : [<https://www.rtve.es/alacarta/videos/acacias-38/>]
Pérez Galdós, Benito, *Fortunata y Jacinta*, Cátedra, Madrid, 1994 (1887).

Annexe : corpus 'phraséologique'

1	<i>Al buen tuntuín</i>	51	<i>No necesitar abuela que ría las gracias a uno</i>
2	<i>Darle a la húmeda</i>	52	<i>Ser verdades como puños</i>
3	<i>Pasarse de la raya</i>	53	<i>Tener cara de lechuga</i>
4	<i>Poner pies en polvorosa</i>	54	<i>Estar con un ay en el cuerpo</i>
5	<i>Ser una maritornes</i>	55	<i>Ser un sacamantecas</i>
6	<i>Aplaudir con todas las manos</i>	56	<i>Tener la cabeza como una jaula de grillos</i>
7	<i>Darle al sexto</i>	57	<i>Ser más rara que un calcetín verde</i>
8	<i>Como el palacio del rey Midas</i>	58	<i>Perder la mollera</i>
9	<i>Llevar al huerto</i>	59	<i>Meterse en camisa de once varas</i>
10	<i>Pegar a la hebra</i>	60	<i>Hacer de su capa un sayo</i>
11	<i>No enterarse de la misa la media</i> <i>Creer la misa la media</i>	61	<i>Perder el norte</i>

12	<i>Tener más peligro que un gato con un cuchillo</i>	62	<i>Que nones</i>
13	<i>Ser más listo que el hambre</i>	63	<i>Poner los pies en tierra</i>
14	<i>Mal bicho nunca muere</i>	64	<i>Buscar pelo al huevo</i>
15	<i>Ser un X de tres al cuarto</i>	65	<i>Marear la perdiz</i>
16	<i>Ser como darle unas tijeras a un mono</i>	66	<i>Ir con el run run</i>
17	<i>Estar colado por los huesos (de alguien)</i>	67	<i>Hacer un poder</i>
18	<i>Hacer tilín</i>	68	<i>No saber hacer la O con un canuto</i>
19	<i>Perder el oremus</i>	69	<i>Ser más de campo que una yunta de bueyes</i>
20	<i>Entregar la pelleja</i>	70	<i>En un tris</i>
21	<i>Poner los pelos de punta</i>	71	<i>Dejarse de melindres</i>
22	<i>Hacerse el culo agualimón</i>	72	<i>Dejarse de zarandajas</i>
23	<i>Desaparecer por arte de birlibirloque</i>	73	<i>Mandar al garete</i>
24	<i>A capa y marea</i>	74	<i>Ir a otro perro con ese hueso</i>
25	<i>Costar un potosí</i>	75	<i>Dejar de negar la mayor</i>
26	<i>No ser ni crema ni nata</i>	76	<i>Ser más simple que el asa de un cubo</i>
27	<i>Quedarse en cueros</i>	77	<i>Darle perico al torno</i>
28	<i>Beber los vientos por alguien</i>	78	<i>Irse a freír espárragos y si es con racimo mucho mejor</i>
29	<i>Pedir peras al olmo</i>	79	<i>Ser un panoli</i>
30	<i>Huir como alma que se lleva el diablo</i>	80	<i>No sentirse muy católico</i>
31	<i>No llegar la camisa al cuerpo</i>	81	<i>Parecer la pensión del peine</i>
32	<i>Tener el paladar de corcho</i>	82	<i>Ser un trozo de pan</i>
33	<i>Comer la lengua el gato</i>	83	<i>No dar punta sin hilo</i>

34	<i>Camarón que se duerme se lo lleva la corriente</i>	84	<i>Ser la piel de Barrabás</i>
35	<i>Ser más agarrado que un chotis</i>	85	<i>Llenar el buche</i>
36	<i>Ser más duro que mi rostro</i>	86	<i>Tener bemoles</i>
37	<i>El que esté libre de pecado que tire la primera piedra</i>	87	<i>Tener mucha calle</i>
38	<i>El que se pica que se rasque</i>	88	<i>Darlas con queso</i>
39	<i>Ir en paños menores</i>	89	<i>Ser pájaro de mal agüero</i>
40	<i>Tapar más que el hábito de las mercedarias</i>	90	<i>Liar la de Dios es Cristo</i>
41	<i>A precio de oro un paño</i>	91	<i>Ponerse estupendo</i>
42	<i>Probar la ira de Neptuno</i>	92	<i>Importar (algo) un higo (a alguien)</i>
43	<i>Santiago y cierra España</i>	93	<i>Tener piquito de oro</i>
44	<i>Dejar el pabellón bien alto</i>		
45	<i>El muerto al hoyo y el vivo al bollo</i>		
46	<i>Estirar la pata</i>		
47	<i>Darle al magín</i>		
48	<i>Ser más pesado que un gorrino en brazos</i>		
49	<i>Ser más sano que una manzana reineta</i>		
50	<i>Alzar las campanas al vuelo</i>		

S.L.N.L

Société des Langues Néo-Latines